

LARRESSORE

BEL-LOC

USTARITZ

BULLETIN

1966



Expulsion de Larressore
1907 - Installation à Belloc



Départ de Belloc
Arrivée à Ustaritz



Mort de Mr le chanoine Garat
Nomination de Mr le chanoine Gréciet



ANNIVERSAIRES

ATTENTION !

**La prochaine réunion des Anciens
Elèves aura lieu le lundi 22 août 1966**

PROGRAMME

- 10 h Messe en souvenir des camarades décédés.
11 h Séance du souvenir.
12 h 30 Repas traditionnel.



L'après-midi à partir de 15 heures

A EZKANDA

Parties de pelote, défis entre anciens

...de muss,
...de belote,
...de blagues...

au gré des défis et de la fantaisie

et pour tous les sportifs. :

...buvette assurée sous les ombrages

**Faites connaître ce programme autour de vous. Donnez
rendez-vous à vos camarades de classe Envoyez votre
carte d'adhésion à M. l'Econome.**



1941 - 1966

— *Monsieur le Supérieur, le Bulletin des Anciens élèves sera cette année sous le signe de l'anniversaire, 60 ans que le Séminaire était expulsé de Larressore, 40 ans qu'il s'est installé à Ustaritz.*

Il y a un anniversaire qui vous concerne plus directement: il y a 25 ans que vous dirigez cette maison. A cette occasion accepteriez-vous de nous faire part de cette expérience?

— Bien volontiers ; le plus simple serait que vous me posiez quelques questions : les confidences publiques ne sont pas tellement mon fait, mais avec les Anciens Elèves, nous sommes en famille.

— *Comment se présentait la situation en 1941?*

— Pour moi, elle n'était pas toute nouvelle, je venais du Grand Séminaire, par conséquent déjà familiarisé avec les problèmes de l'éducation des jeunes et plus particulièrement des séminaristes. Et puis j'avais fait toutes mes études secondaires à Belloc; Ustaritz, ce n'est pas Belloc, mais c'est quand même la suite : tous les anciens se plaisaient à le répéter, il y a un esprit qui demeure, et là, j'entraîs de plain pied.

Mais 1941, c'était la guerre et l'occupation avec toutes les menaces de réquisition et même de bombardement que cela supposait.

— *Vous venez d'évoquer vos études à Belloc, vous retrouviez ici certains de vos anciens professeurs...*

— Et même mon ancien Supérieur, Mr Canton!

Laissez-moi vous dire tout de suite que j'ai trouvé chez eux dès l'abord l'accueil le plus déférent, puis une collaboration respectueuse et même soumise, qui ne s'est jamais départie. A ce poste j'ai pu apprécier autrement mieux que lorsque j'étais sur les bancs quel était leur dévouement, et leur désintéressement.

— *Le nombre d'élèves a-t-il varié?*

— Quelque peu. Au début il était d'environ 250, actuellement il est légèrement inférieur à 300. S'il n'est pas plus grand, ce n'est pas que les demandes fassent défaut : il est des années où j'ai dû refuser jusqu'à une centaine d'élèves, mais plus d'élèves, cela suppose plus de locaux, plus de

professeurs ; à supposer que l'on puisse trouver des professeurs, où allez-vous construire ? La maison dans sa belle harmonie a été prévue pour 200 élèves ; pour en loger 100 de plus, il a fallu faire des exploits, des parloirs ont été envahis, puis des chambres de domestiques, même de professeurs, enfin une disposition astucieuse des dortoirs a permis, en gagnant des places, de ne pas donner l'impression d'un entassement. Ne pouvant pas faire face à tout, nous avons même dû supprimer le cours français.

Je dois dire que ces dernières années, les demandes, quoique dépassant nos disponibilités, sont moins nombreuses : la multiplication des C.E.G., une certaine désaffection pour le classique et même pour l'internat, expliquent peut-être ce fait.

— *Tout cela fait beaucoup d'élèves en 25 ans...*

— Il y a un renouvellement de 60 élèves à peu près par an, multipliez cela par 25.

— *Laissons les Anciens faire l'opération. Est-ce que la « clientèle de la maison », si l'on peut dire, a varié ?*

— Le changement le plus sensible se trouve dans la proportion des laïcs et des aspirants : longtemps il y a eu minorité d'aspirants (100-120), aujourd'hui ils sont 160-170. Peut-être y a-t-il eu un temps où les Landais ont été plus nombreux. Mais comme toujours, et c'est bien normal, le Pays Basque tant Côte qu'Intérieur du pays, fournit les éléments les plus nombreux : St-Pée sur Nivelle, par exemple, a 15 élèves, ici, autant que toutes les Landes ; il faut dire que 4 professeurs se réclament aussi de cette paroisse.

— *Y a-t-il eu des changements dans les Cours ?*

— J'ai déjà évoqué la suppression du cours français. Au départ de Mr Pochelu, nous avons introduit le classique B, latin et deux langues vivantes. Les changements dus à la réforme de l'Enseignement...

— *Excusez-moi, je réserve cette question pour plus tard. Tant que nous parlons d'évolution, parlons du Règlement, avec grand R.*

— Les anciens auront le sourire en se remémorant le sermon du cher Mr Lassalle : « Qui regula vivit, Deo vivit ». Que de richesses pourtant dans ces simples mots. Que l'on se rassure, le Grand Livre Rouge à tranche d'or est oublié dans un coin de bibliothèque...

Ce n'est plus la période des règlements rigides : il y a évolution constante, et c'est nécessaire, car les situations et les mentalités évoluent, et avec elles, la pédagogie. Inutile d'énumérer, encore moins de codifier les adaptations ou les révolutions, demain elles ne seront plus à jour...

— *Les bâtiments, eux, sont plus fixes...*

— Sans doute : nos devanciers nous ont légué une maison solide, bien conçue, aux lignes harmonieuses, qui fait l'admiration de tous. Il faut l'entretenir : je pense qu'à part l'installation électrique qui, dans l'ensemble, est d'origine, tout a dû être renouvelé : buanderie, chauffage, cuisine l'ont été ces toutes dernières années. Il y aurait encore à aménager les dortoirs où, l'hiver, il fait assez froid, mais...

— *Il y a aussi des constructions nouvelles...*

— Nous avons essayé de ne pas ajouter des verrues. La chapelle couronne magnifiquement la majestueuse façade. Le « trinquet », en contre-bas, est peu visible de même que le garage. Le nouveau plateau de sport ne déparera pas dans une construction tout en étage. Je m'empresse de dire que, si j'en ai endossé la responsabilité, c'est surtout l'œuvre des divers économes qui se sont succédé, MM. Uhart, Etchemendy, Garat, et aujourd'hui Paris : chacun a eu à cœur de doter la maison de l'équipement indispensable et leurs réalisations témoignent de leur ténacité et de leur compétence.

— *Pour la chapelle, c'est vous-même qui êtes allé en Amérique.*

— Effectivement j'ai eu aussi ma part de tracasseries ; ce voyage en Amérique n'en a pas été le plus grand, il nous a bien aidé à faire face aux échéances. Vous ne me pardonneriez pas si j'oubliais de mentionner l'aide que nous a apportée l'Association des Anciens Elèves : il y a eu là de la part de très nombreux anciens un geste ou mieux une série de gestes magnifiques.

— *N'a-t-on pas accusé Ustaritz d'être quelque peu à la traîne, attardé dans des traditions anciennes, et peu favorables au renouvellement...*

— Ah ! Ces fameuses réformes de structure !...

Si l'on veut dire par là que l'on est resté attaché à des valeurs comme la tenue, la discipline, le silence, etc..., j'accepte le reproche. Si l'on veut dire que la maison n'est pas ouverte au progrès, je ne suis plus d'accord.

Sait-on par exemple que nous avons été dans la région, les premiers à avoir un appareil de cinéma et que la F.L.E.C.C. a organisé ses séances, chez nous, depuis qu'elle existe.

Sur le même plan loisirs éducatifs, nos garçons ont participé aux J.M.F. depuis leur création à Bayonne et si elles n'existent plus, ce n'est pas de notre fait. Avant cela, nous faisons, ici même, de l'initiation à la musique avec disques. Sur le plan sportif, les sorties organisées existent depuis fort longtemps et amènent nos champions parfois fort loin.

Sur le plan pédagogique, le film fixe, le disque, puis le magnétophone, les diapositives ont fait tour à tour leur apparition, et là, j'ai un hommage à rendre aux professeurs qui, avec des moyens précaires, en dépensant de leur personne et parfois même de leur maigre argent, s'ingénient à dispenser aussi bien que possible un enseignement et une éducation dont ils pensent qu'au moins Dieu leur sera reconnaissant.

Sur le plan action catholique, scoutisme et diverses branches de la J.E.C. existent presque sans discontinuité depuis toujours. Nos militants participent aux diverses rencontres et week-end organisés par les mouvements, ils en fournissent souvent le plus clair des effectifs. Cette année deux de nos élèves étaient fédéraux de la J.E.C.

Nous pourrions parler même du plan militaire, puisque, tant qu'elle a existé, nous avons ouvert nos portes à la préparation militaire.

— *Pourquoi alors ce reproche ?*

— J'ai dit tout à l'heure quelques-unes des valeurs auxquelles nous

demeurons attachés et qui peuvent, aux yeux de certains, nous faire passer pour retardataires. La permanence d'une partie importante du corps professoral peut aussi donner cette impression. La stabilité fait vite penser à la stagnation.

Il y a aussi que nous aimons le passé, l'Association des Anciens et son Bulletin en sont une preuve. Larressore, Belloc, Ustaritz, c'est un beau sigle... de là à dire que c'est une devise... mais il n'en est rien. J'entends encore Mgr Terrier s'écrier : «Ah! Ustaritz! Ce Gibraltar! Cette forteresse imprenable!» Ustaritz, bastion du passé, c'est une jolie image, mais elle ne ressemble pas à la réalité.

Cela ne veut pas dire que nous sommes parfaits. Par exemple nous avons été lents à nous lancer dans les réunions de parents ; nous y avons quelques raisons ; la formule que nous avons essayée cette année me paraît intéressante.

Autre exemple, la place de la télévision dont on fait pourtant ample usage le dimanche, est difficile à faire dans un internat aussi important, mais les professeurs peuvent l'utiliser pratiquement à discrétion pour les émissions scolaires.

D'autres évolutions nous attendent encore par la force des choses.

— *L'évolution pourra-t-elle porter sur la formule de l'institution, séminaire «non-homogène»?*

— Nous ne pouvons pas dire à l'avance quelles seront les évolutions auxquelles nous serons amenés parce que nous ne connaissons pas toutes les données de l'avenir : toute prospective est aléatoire. La longue expérience de la formule «fusion des laïcs et des aspirants», ma propre expérience de cette formule me pousse à croire qu'elle est non seulement vivable mais souhaitable. Nous parlions d'ouverture : croyez-vous qu'elle est négligeable cette ouverture des aspirants sur les laïcs et des laïcs sur les aspirants que la cohabitation provoque? Le Bulletin des anciens en a parlé il y a 2 ans, il n'est peut-être pas nécessaire d'y revenir très longuement. Je tiens à souligner cependant que la chose est possible parce que la majorité de nos laïcs appartiennent à des familles très chrétiennes qui parfois sont obligées de surmonter des préjugés de leurs milieux sur l'enseignement libre en général et sur le petit séminaire en particulier. Parmi ces laïcs, plusieurs vocations sacerdotales se sont affermies ; j'en compte toujours une bonne dizaine dans l'ensemble de la communauté qui pensent, sans trop le dire, s'orienter dans cette direction. Je n'apprendrai rien aux Anciens en disant qu'à part des réunions spéciales et l'exigence spirituelle de la messe quotidienne rien ne différencie les aspirants des laïcs.

— *N'y a-t-il pas de réunions pour les laïcs?*

— C'est Mr Lafitte qui, depuis longtemps, s'en charge dans les hautes classes. Ses nombreuses occupations et parfois le manque de désir chez les intéressés expliquent quelques éclipses. Tous assistent aux lectures spirituelles quotidiennes que j'assure moi-même chez les grands et qui sont faites chez les petits par Mr Andiazabal. Tous sont invités à entrer dans les divers mouvements d'A.C. ou autres : si le Mouvement Jeunes Séminaristes n'a pas été introduit ici, c'est qu'il a semblé que dans une

— *La tradition missionnaire continue-t-elle?*

— Presque chaque année un ou autre philo entre dans un Institut missionnaire : j'y vois comme le symbole du zèle apostolique de tous, élèves comme professeurs. Cette année, s'il plaît à Dieu, nous avons une entrée aux Missions Etrangères de Paris et deux aux Missions Africaines de Lyon. Ce zèle est d'ailleurs entretenu par la lecture de revues comme Missi et Terres Lointaines, par des conférences de missionnaires, anciens élèves pour la plupart. On peut certainement regretter que le clergé diocésain et le laïcat local soient très discrets : les timides essais effectués en vue d'attirer un conférencier de cette sorte n'ont pas été couronnés de succès ; il est vrai que personne n'est prophète en son pays.

— *Vous venez de parler de revues : que lisent vos élèves?*

— Ils lisent beaucoup, peut-être trop : l'information ne doit pas nuire à la formation. Que lisent-ils? D'abord le journal, du moins les grands : évidemment les pages sportives et locales sont les plus disputées. L'éventail des périodiques est assez large : J2, Tintin, Record, Rallye. La bibliothèque a été complètement renouvelée depuis l'introduction, en France, des collections de poche. Sans compter les productions des divers mouvements d'A.C. et ceux que les élèves introduisent eux-mêmes sous contrôle, surtout périodiques sportifs et livres de poche.

— *Que pensez-vous de vos élèves 1966?*

— Sans doute ni meilleurs ni pires que ceux de 1941. Vraiment ils ne sont pas plus difficiles, au contraire. Du point de vue ambiance, la maison est plus ouverte et les élèves plus détendus. Nous avons déjà parlé de la générosité : elle n'est pas en baisse. Evidemment, au point de vue intellectuel, nous ne sommes pas à l'époque, évoquée par tel de nos anciens professeurs, où l'on s'amusait en promenade à faire des vers latins!

— *Et les professeurs? On prête à Mgr Mathieu, supérieur du P. S., ce mot que sans doute vous connaissez : «Les élèves, c'est facile mais il y a... les professeurs!»*

— Je ne sais si Mgr Mathieu a prononcé ce mot «historique», en tous cas je pense qu'il ne le prononcerait pas aujourd'hui. Ce qu'il a dit et que je répète volontiers c'est que : «ce sont les bons professeurs qui font les bonnes maisons». Chaque professeur doit se sentir responsable de toute la maison. J'ai souri en lisant quelque part qu'une Supérieure de pensionnat refusait désormais qu'on lui attribue ce titre pour ne pas inciter ses consœurs à se sentir «inférieures». Elle veut se faire appeler «la responsable» : ses consœurs seront-elles plus flattées d'être des irresponsables?

Aujourd'hui les maîtres sont plus proches des élèves, plus familiers avec eux. Excellent, si cela facilite leur influence. Néfaste, si cela paralyse leur autorité. Je me méfie de ces papas qui sont les camarades de leur grand fils. Que les professeurs aient aujourd'hui plus d'initiatives, d'accord encore, à condition d'éviter toutes les «excentricités», allant contre l'ordre ou l'intérêt général. Une équipe de professeurs cohérente et bien soudée, ayant un objectif commun et une action concertée est une richesse pour une maison. Que chacun ait son tempérament - qu'il ait même ses défauts -

on s'en doute mais n'a-t-il pas à son tour à supporter ceux des élèves et aussi... les miens.

Charité et humilité arrangent bien des choses...

Personnellement je crois pouvoir dire que je m'attache à mes professeurs et c'est toujours avec beaucoup de regret que je les vois partir pour d'autres postes.

L'instabilité du corps professoral est encore un des soucis des supérieurs : les élèves et les cours à assurer augmentent et le recrutement des maîtres reste difficile.

— *Quelles incidences la réforme de l'enseignement a-t-elle sur le P.S.?*

— On ne peut pas encore les définir toutes. D'ores et déjà les conseils de classe fonctionnent. Dans le second degré «long» nous assurerons les séries A et D. La série A englobe à peu près les anciennes catégories A et B et une partie du M et prépare au baccalauréat-lettres. La série D prépare à un baccalauréat qui est voisin de l'actuel «sciences-ex». Quant au cycle court, nous en avons beaucoup parlé entre nous et avec Mgr. l'Evêque ; nous serons bien obligés d'attendre qu'il soit mis en place officiellement et pratiquement au plan national pour décider des dispositions à prendre.

— *Et le concile?*

— Comme partout le concile s'est particulièrement manifesté par la réforme liturgique : actuellement nous avons adopté ce que l'on appelle «la lecture continue» aux messes en semaine et nous concélébrons aux messes de communauté des grandes occasions ; les professeurs qui le désirent peuvent concélébrer tous les jours.

En ce qui concerne plus particulièrement l'institution des petits séminaires, que l'on a tendance à appeler «séminaires de jeunes», vous pourrez lire dans ce même numéro du Bulletin un commentaire autorisé du texte qui nous concerne. Chaque conférence épiscopale est appelée à concrétiser et à particulariser ce que le concile dit nécessairement sur un plan plus général : de ce côté-là rien n'a encore été publié. Mais il y a un esprit du Concile : nous tâchons de l'acquiescer.

— *Etiez-vous venu à Ustaritz avec des idées précises et quelle idée du rôle du supérieur vous a donnée votre expérience?*

— On a toujours des idées mais je ne suis pas un doctrinaire : chez moi ce sont des intuitions qui commandent mais qui reflètent des principes. Il en est de l'art du supérieur comme de celui d'un pianiste qui joue avec 2 pédales, l'une forte, l'autre faible. Faire du «forte» continu, c'est intolérable. Faire du «moderato» continu, c'est intolérable aussi mais pour le raison inverse. Il faut être habile à jouer, à chaque instant, de la pédale qui convient... c'est un art, pas une science. On peut maîtriser un art, c'est cela l'expérience avec l'âge, ce que l'on perd en force physique, on le gagne en maîtrise de soi et le mot est prétentieux - mais je dirais volontiers une plus grande domination des événements. La tâche n'est pas toujours facile : les problèmes les plus divers vous tombent dessus et il faut les résoudre rapidement. On s'imaginerait facilement qu'une maison

comme celle-ci est sur des rails bien fixes et qu'il suffit de pousser ou même de laisser aller : l'expérience prouve amplement le contraire.

— *Comment voyez-vous le rôle d'un supérieur dans les temps où nous sommes?*

— Son rôle est avant tout de permettre à chacun de se développer pleinement dans un climat de paix et de confiance. Il doit créer les conditions favorables à cet épanouissement. Aucune démission ou laisser-faire, aucune démagogie facile ne peut être admise de sa part. Le jour où l'éducation se résoudra, comme on me l'a dit, à «l'art d'organiser ce que l'on ne peut pas empêcher», je n'en ferai pas.

— *Seriez-vous donc contre le dialogue?*

— Je suis pour le dialogue, à condition que l'on soit deux à parler. Je reçois volontiers les élèves, qu'ils viennent à titre individuel ou comme délégués de classe ; je les écoute volontiers, ils m'abordent sans complexes, mais je n'en abdique pas pour autant mon autorité ; parler d'égal à égal avec eux, ce n'est pas mon fait. Les élèves demandent à être guidés, l'éducateur doit jouer ce rôle de tuteur et par conséquent avoir les exigences qui s'imposent. L'adolescent désire et accepte l'autorité qui le force à grandir et à s'affirmer ; le lui refuser, c'est le trahir. Je ne me scandalise même pas si je sens au tréfonds de l'élève une certaine crainte révérentielle qui n'exclut du reste ni affection ni estime, au contraire. Que l'on demande par ailleurs une participation plus active des élèves à leur formation, un engagement plus personnel, qu'on les éveille à un sens plus accru de leurs responsabilités, tout à fait d'accord.

— *Dans la vie d'un supérieur, il doit y avoir de bons souvenirs et aussi des mauvais souvenirs?*

— Il est toujours délicat d'évoquer de mauvais souvenirs précis et il serait trop long d'énumérer tous les bons. Disons d'une manière générale que les moments les plus pénibles sont ceux où il faut se résoudre à des exclusions, surtout en cours d'année : le supérieur est alors témoin et acteur de scènes dramatiques et bouleversantes, il doit faire face à des parents qui résistent parfois d'autant plus qu'ils estiment davantage la maison. Grâce à Dieu, ces moments sont très rares.

Et les temps les plus heureux sont ceux où, dans la maison, on sent régner le bon esprit et la confiance entre maîtres et élèves : ils sont nombreux.

— *Lorsque vous regardez tout ce temps passé, comment le voyez-vous?*

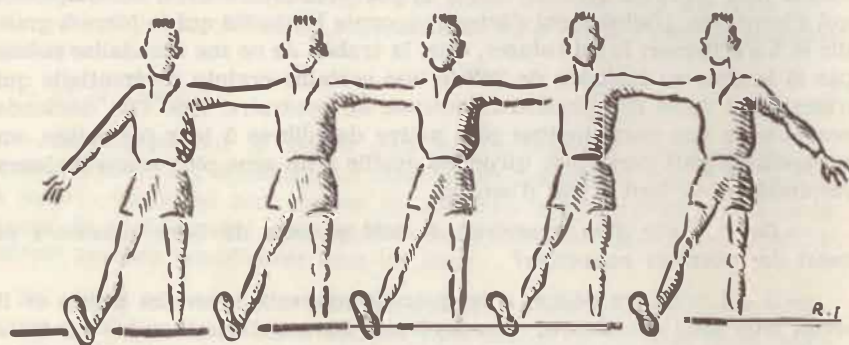
J'y verrais 2 temps, celui qui correspond grosso modo à l'époque de ce que l'on pourrait appeler le quatuor des anciens, MM Canton, Vergès, Lassalle, Bisquey avec, vers la fin, un moment assez difficile. Je serais curieux de savoir si cela ne correspond pas chez les enfants à des perturbations psychologiques dues à la guerre ; c'était aussi un moment de transition, il fallait faire des réformes et toute mise en place est difficile.

Puis un 2e temps où nous sommes, certainement plus facile : l'adaptation due aux années écoulées n'y est certainement pas étrangère.

— *Je crois que nous avons fait un important tour d'horizon, nous avons abordé des problèmes multiples ; je vous en remercie... mais pour termi-*

ner me permettriez-vous, Mr le Supérieur, une dernière question, elle est malicieuse : 25 ans, est-ce peu, beaucoup ou trop?

— Peu, certainement pas. C'est donc beaucoup. Trop? Je laisse aux autres le soin de le dire ou de le penser.



18 JUIN 1941

C'était du temps où Joseph semait des petits pois dans son jardin... J'étais alors élève de philosophie.

Si mes souvenirs sont exacts, cela se passait durant la ré-creation de 13 heures, le 18 juin 1941. Une chaleur torride avait rassemblé toute la communauté à l'ombre du préau. Les grands réunis autour de lourds paniers, écosaient des petits pois. Par suite de la guerre, le personnel était sans doute réduit...

Monsieur le Supérieur Garat allait de groupe en groupe, donnant un coup de main aux uns, quelque bonne parole aux autres.

Monsieur Dourisboure ne mangera pas de petits pois ce soir, il n'a pas travaillé ! Moi j'en mangerai ! Il faudrait une portée de musique pour noter les intonations de cette phrase historique mais les anciens sauront bien les retrouver...

Hélas ! M. Garat ne devait pas manger de petits pois, en ce soir du 18 juin...

Il avait, ce jour-là, abandonné sa légendaire barette pour le cha-peau : il s'apprêtait donc à partir.

De fait il allait rendre visite à M. le Curé de Souraïde, son ami, alité depuis de longues semaines.

Monsieur Garat aimait la marche à pied : mais il fallait un réel courage pour affronter ces longs kilomètres à travers les landes par cette chaleur torride.

De plus, M. Garat était depuis longtemps miné par un mal implacable

Le soir, il ne parut pas au dîner : M. Canton eut du mal à maintenir un certain silence, après la prière «roucoulée» d'une façon si originale...

Le lendemain matin, pas de M. Garat à la messe de communauté. Nous écoutâmes une fois de plus avec ravissement, les paroles de la consécration de M. Canton...

Mais les rires devaient bientôt disparaître. Durant la classe on nous réunit à la chapelle pour prier : M. Garat était mort. Un berger l'avait découvert étendu sur le bord du chemin, environné d'un noir essaim de mouches...

Son corps fut exposé dans la «chambre des étrangers» et tous les élèves défilèrent. Puis une chapelle ardente fut aménagée dans le parloir, face au monument aux morts.

Les philosophes, nous partîmes pour le bac et ne pûmes donc assister à ses obsèques qui furent, paraît-il, grandioses.

Mais, dans le cœur de chacun une tristesse demeurait, car la maison avait perdu son «Etxeko-Jaun».

E. B.

D'UNE ANNEE A L'AUTRE

Entrée des classes

La tradition du 1er octobre reprend. Le P.S. ressemble à une gare : un grand panneau donne toutes les indications, même cohue, même amoncellement de bagages ; il n'y a pas de hauts-parleurs.

Chez les grands les traditionnels dortoirs des « aspirants » et des « laïcs » ont disparu, plus exactement ont été débaptisés. Tous les philos et premières se trouvent dans un dortoir que les affiches appellent « bleu » (est-ce la « chambre bleue » de Mme de Rambouillet ?) mais qui vérification faite se trouve être verte ; les 2èmes et 3èmes sont dans un autre dortoir qui ne porte pas de nom mais qui, lui, est rouge.

A la chapelle, les aspirants ont abandonné la travée qui leur était jusqu'ici réservée pour rejoindre leurs camarades laïcs dans la nef centrale.

Au réfectoire pendant que les nouveaux désorientés recherchent leurs places, les anciens dévisagent les nouvelles têtes du corps professoral : il y en a 2 dans chaque section, Idiart et Gaztambide chez les grands, Lamothé et Darmendrail chez les petits.

Vie spirituelle

La retraite habituelle a été prêchée aux diverses classes par une forte équipe de missionnaires d'Hasparren : les abbés Aguirre et Luro s'adressaient aux petits et aux moyens pendant que les abbés Larre et Larralde s'occupaient des grands. Comme ces dernières années les 1ères et les philos ont bénéficié du cadre du Grand Séminaire de Bayonne.

La semaine de l'Unité a été marquée par une veillée originale où les forces d'union et de division à l'intérieur même du séminaire ont été évoquées.

Le jubilé a été célébré par un triduum de prédication assuré par le R.P. Accoceberry des Pères Blancs, ancien élève. Mgr l'Evêque en a présidé la clôture par une messe concélébrée.

«Ezkanda» - Journal

Le journal des élèves a accompli ses 4 ans d'existence et depuis 3 ans, il porte le même titre «Ezkanda». Cette année il a adopté une couverture plus moderne et s'est enrichi de nouvelles rubriques. L'une des plus prisées a été certainement celle qui, sous le couvert d'une histoire anodine, cachait sous les noms des élèves d'une classe, ex : un lourd cas d'obésité (voyez-y Hourcade) le corps professoral a été invité à participer à la rédaction dans «le mot du Père». Les Anciens eux-mêmes signant des articles.

«Ezkanda» - Sport

L'association sportive du P.S. continue vaillamment sa carrière multiforme. Aux activités déjà connues il faut ajouter pour cette année la participation très remarquée au relais «Bayonne-Biarritz» : nos coureurs y

(Suite page 16)

SEMINAIRES DE JEUNES DANS LA PENSEE DE VATICAN II

... Le Concile pense que les *Séminaires de Jeunes* sont des instruments de choix pour aider à cette collaboration attentive au plan de Dieu sur les Jeunes en qui il existe des germes de vocations.

Il les considère comme des maisons qui ont mission originale et décisive pour l'avenir de l'Eglise, d'apporter par une communauté éducatrice, un soin plus assuré à tous les germes de vocation que Dieu dépose chez les jeunes.

Attentif au progrès mondial de la scolarisation en tous milieux, le Concile rappelle à toute l'Eglise le souci des germes de vocations que Dieu sème en tous milieux où il y a de jeunes baptisés en âge de scolarisation. Il demande aux Eglises Diocésaines de s'en soucier en pensant non seulement à leurs besoins propres, mais à ceux de toute l'Eglise. Pour que les Séminaires de Jeunes répondent mieux à leur importante mission dans l'Eglise par rapport aux vocations de Jeunes, le Concile leur propose les objectifs suivants de recherche et d'action :

1° Assurer à leurs élèves une *formation religieuse spéciale*. On pourrait penser à première vue qu'il s'agit d'une formation dans la ligne propre du Sacerdoce. L'étude détaillée des amendements qui ont permis d'aboutir au texte voté oblige à reconnaître que la pensée du Concile est autre : il demande qu'on assure aux élèves des Séminaires de Jeunes l'éducation à un christianisme dynamique, centré sur l'essentiel : «Suivre le Christ rédempteur», dans la ligne du baptême et de la confirmation, assidûment nourri de l'Eucharistie, fidèle à la dévotion vraie à la Vierge.

Il propose de les aider à devenir des chrétiens éclairés, généreux et apôtres. Il demande qu'on respecte la nature et les besoins de leur jeunesse, sans en faire à l'avance des novices ou de petits prêtres.

Cette formation religieuse spéciale ne peut pas exclure l'initiation appropriée à un engagement apostolique conforme aux possibilités des Jeunes. Elle devra comporter, pour répondre à ces orientations, une participation active des jeunes à leur formation et à leur engagement religieux à la suite du Christ. Le Séminaire devra les aider à mettre en oeuvre le souci de s'entraider mutuellement.

Enfin elle assurera aux jeunes le bénéfice d'une direction spirituelle authentique et adaptée, fondée essentiellement sur l'éducation de la vie de foi et de charité, sur l'apprentissage de la vie de prière et de service désintéressé des autres, dans le domaine spirituel surtout.

2° Les Séminaires de jeunes assureront à leurs élèves une *formation adaptée à leur âge* d'enfants ou d'adolescents, en tenant compte des lois d'une saine psychologie. La formation qu'ils donneront sera familiale, dans le Séminaire lui-même, sous l'impulsion de l'équipe des éducateurs, mais aussi dans le lien étroit qu'ils conserveront avec la famille. Le Concile souligne ce dernier point par respect de l'ordre naturel, qui veut l'initiative et la coopération des parents et pour faire de la vie de famille le lieu privilégié où le jeune s'initie à l'expérience humaine qui lui est indispensable.

3° On assurera aux élèves des Séminaires de Jeunes la possibilité d'accéder à la culture des jeunes de leur âge et de concourir, selon leurs talents, pour les mêmes qualifications intellectuelles.

La raison profonde est la suivante : Ceux qui se destinent au Sacerdoce doivent participer pleinement à la montée culturelle des jeunes de leur pays :

Ils pourront ainsi, dès maintenant et plus tard entrer en dialogue et en contact avec les laïcs. Le Concile manifeste qu'il a, en formulant cette directive, un autre souci : favoriser la liberté des choix décisifs, pour leur avenir, normalement utilisable si leur choix se tourne vers la vie laïque, et le choix d'une profession...

† Jean SAUVAGE
évêque d'Annecy.

ont remporté la coupe. Notons encore quelques leçons de natation. Lorsque le nouveau plateau d'athlétisme sera équipé ce qui ne saurait tarder, à quels exploits devons-nous nous attendre.

«CAMP»

Le camp de neige n'a pas eu le succès de l'année dernière faute... de neige... les campeurs se sont consolés en dégustant les crêpes au rhum que le professeur de gymnastique sait faire délicieuses... être ceinture noire et cordon bleu!

Nouveautés : durant les vacances de Pâques le camp des jeunes Jécistes au Aldudes sous la houlette de l'abbé Aldacourrou ; beaucoup d'entraînement et d'animation et une grande envie de recommencer.

A la même époque un séjour des Jécistes de première à Garlin pour y participer à la semaine sainte.

Les scouts ce n'est pas une nouveauté, ont fait le camp de Pâques sous la pluie et espèrent pour celui d'été un temps plus clément sous le ciel de Garandian (Navarre).

JEUX

Les 30^e Jeux Olympiques n'ont pas connu leur éclat habituel, les philosophes qui préparaient le «bac blanc» étaient préoccupés par la conquête d'autres lauriers. Faut-il conclure que la philosophie Organisatrice est irremplaçable?...

Les premiers jeux inter-régions (Navarre, Soule, Labourd) se sont déroulés le jour de l'Ascension avec un succès complet. Les exploits des Souletins (c'est à dire de tous les non Navarraïns et non Labourdins) ont fait oublier le forfait des professeurs dont la défaite traditionnelle au foot constituait le clou de la journée. Dans la partie intellectuelle de ces jeux les Labourdins ont obtenu un léger avantage en donnant la date de l'annexion de la France au royaume de Navarre. Ces jeux auront-ils la longévité des précédents?

Visites

Mgr l'Evêque, venu à l'occasion du jubilé, a tenu à rencontrer quelques classes dans les lieux mêmes de leur travail. Les R. P. Coyos, Dattas, Accobery, ont tenu à nous faire part de leurs travaux et soucis missionnaires.

Des petites troupes de romanichels sont venus égayer nos récréations : inédit et apprécié.

Politique

Les élèves de Larressore votèrent-ils pour le président de la république en 1848? Ceux d'Ustaritz l'ont fait en 1965, non sans avoir entendu les derniers discours de chacun des candidats. Le candidat le plus jeune (faut-il s'en étonner?) ayant obtenu la majorité absolue, dès le premier tour un deuxième tour s'est avéré inutile.

Réunions des Parents

Elles ont commencé par une assemblée générale où Mr. le Supérieur et Mr. Personnaz ont exposé les raisons et les buts de ces réunions. Puis ont été élus les responsables de chacun des 4 groupes à constituer : (7.^e - 6.^e, 5.^e - 4.^e, 3.^e - 2.^e, Ière - Philo).

Thèmes abordés : l'attention chez les enfants, le sens de l'effort, le sens social, les vacances.



LE MOT DU PERE ABBE

Dans les annales, bientôt centenaires, de notre monastère, il y aura eu une période, — et une période non négligeable, puisqu'elle ne couvre pas moins de vingt ans (1906 - 1926) — où l'Abbaye s'appelait : LE COLLEGE DE BELLOC. Les moines étaient partis en exil, les uns en Amérique, les autres en Palestine, les autres en Espagne... Le Petit-Séminaire du diocèse de Bayonne, lui aussi expulsé de son plateau, si chargé de souvenirs, de Lassessore, ne trouva à s'abriter que dans les cloîtres abandonnés des bords de la Joyeuse. Les professeurs occupèrent les cellules; classes, études et dortoirs se distribuèrent comme ils purent dans des bâtiments conçus à de toutes autres fins ; maîtres et élèves se prirent à mener une vie pas tellement différente en somme, de celle qui avait régné là jusqu'alors.

* * *

Quelques uns de nos Pères, après la «grande guerre», au lieu de s'en retourner en Espagne, élevèrent en hâte, à l'extrémité ouest de la façade — déjà interminable — de Belloc, encore une aile : « comme un fourgon de queue à la suite des wagons », disait un plaisant. Deux rangées d'humbles cellules, séparées par un couloir étroit, et directement sous la tuile : « l'Eglise des pauvres », avant que l'expression n'eût été mise à la mode par des bureaux de rédaction douillettement climatisés.

Ces Pères s'étaient empressés de grouper autour d'eux, un petit alumnat qui suivait les cours du Collège : c'est là que nous avons grandi...

* * *

Nous n'avions pas de cour de récréation, pas de stade, pas de salle de jeux ; le fronton seulement, quand le Collège se trouvait en promenade ou en vacances. Mais les routes nous appartenaient — où le passage d'une auto constituait un événement, — et plus encore les landes d'Hasparren et les bords de la Joyeuse.

Sur les routes et à travers la campagne, des jeux nous absorbaient, qui se succédaient en cycle, comme les saisons : tir à l'arc, boules, pétanque avec des boules de liège parasitaire tombées des chênes, pêche à la ligne ou aux cordeaux. Une vie qui, à nos jeunes d'aujourd'hui, paraîtrait aussi étrange que les moeurs de notre voisin « l'homme d'Isturitz » aux périodes glaciaires. Mais sont-ils plus heureux pour ne pouvoir se distraire sans les pistes neigeuses en hiver, les plages méditerranéennes en été ?

Pour les cours, nous nous rendions au Collège, ayant soin, en hiver, de ne pas laisser à la porte — au désespoir de M. l'Econome — la rangée très peu décorative de nos sabots. On travaillait ferme dans l'institution. La culture antique et moderne nous était administrée, à doses massives, au long de classes et d'études qui duraient jusqu'à deux heures d'horloge, sans interruption. Heureusement, au plein milieu de l'escalade qui nous conduisait, grand train, de la huitième à la rhétorique, la Providence bienveillante aux potaches, avait disposée une année-pause...

Le professeur débonnaire qui présidait à cette année de « relaxe » — grâce sans doute aux prières de ceux qui avaient bénéficié de son esprit compréhensif — devait se voir récompenser dès cette vie de sa pédagogie d'avant-garde, par une longue et sereine vieillesse. Ad multos annos !...

Puis la course reprenait « a tempo ».

* * *

Nous n'allions pas au Collège, seulement pour les cours : nous participions aux cérémonies religieuses de sa chapelle, en quelques grandes occasions comme la Messe de minuit de Noël, et la retraite de début d'année.

Nous étions placés au fond, très loin de l'autel. Mais nous pouvions voir de tout près, du moins un des acteurs principaux de ces cérémonies : le Professeur-soliste. Avant de monter sur la plate-forme où régnait le gros harmonium, il se recueillait un moment devant nous, et nous pouvions admirer sa haute taille cambrée. Sa barette résolument plantée sur le front découvrait par derrière un fin croissant de calvitie. L'instant venu, il se hissait près de l'organiste, et, d'une voix savante, avec une satisfaction que soulignaient les mouvements de la tête, détaillait les beautés de son morceau : « Minuit chrétiens » ou le « Je viens à vous, Seigneur, intruisez-moi ».

Pendant les sermons, il redescendait près de nous, et nous remarquions ses hochements de tête, aux bons endroits : nous pressentions des profondeurs de doctrine vertigineuse, et notre ferveur s'en accroissait.

* * *

Quarante ans que le Collège est redevenu monastère ! Quand nos pas méditatifs nous amènent devant le Sacré-Coeur qui protège, de ses bras étendus, les tombeaux de nos fondateurs et abbés, à la suite des noms familiers : Dom Agustin Bastres, Dom Thomas Dupérou, Dom Damien Lapeuye... le regard peut déchiffrer deux inscriptions inattendues : « Monsieur le Chanoine Abbadie, Monsieur le Chanoine Iriart... » Reliques vénérables du « Collège de Belloc »... Rappel des fraternités soudées là, dans l'épreuve commune... Invitation à ne pas négliger dans l'imploration quotidienne et l'effort apostolique, sous prétexte d'ouverture ecclésiale, l'Eglise la plus prochaine, le Diocèse, où la Providence a voulu que fût implantée notre vie monastique.

† Juan Baptiste INDA
Abbé coadjuteur de Belloc

SOUVENIRS À D'EGYPTE

Je n'ai pas connu Belloc au temps de Joseph, mais seulement au temps de Moïse, à l'heure où le petit peuple que nous formions (petit peuple à l'échine peu souple mais néanmoins plus docile qu'il n'y paraissait) s'apprêtait sans enthousiasme à quitter l'Egypte et à franchir la Mer Rouge, c'est-à-dire le ruisseau dénommé la Joyeuse, peut-être par antiphrase...

Encore faudrait-il sans doute inverser ici l'ordre des personnages, car si M. Canton rappelait assez mal à nos yeux le fils préféré de Jacob, on s'imagine fort bien M. Abbadie sous les traits vigoureux de Moïse... Mais qu'importe ! Notre culture biblique, à l'époque, semblait déjà faible, nourrie qu'elle était surtout (précisément sur cet épisode de l'Histoire d'Israël !) de quelques pages de la « Chrestomathie », bible plus grecque que juive, où M. Bisquey s'amusait (sans le montrer) à nous faire pacager pour développer notre mémoire si ce n'était notre science de la langue homérique...

Cependant, il est bien vrai, en tout cas, que dans le demi-brouillard où il se trouve refoulé par quarante ans de distance (déjà !), le temps de Belloc nous apparaît quelque peu, aujourd'hui, comme le temps des Patriarches, de ceux-là du moins qui auraient vécu sur la terre étrangère...

Terre assez ingrate, il est vrai, dont le souvenir n'évoque nullement les oignons d'Egypte si chers au palais des Israélites, mais il n'y avait pas alors, pour faire fleurir le désert, cette armée bénédictine qui depuis... A peine un faible commando quasi clandestin, parqué dans la zone, pour nous interdire, d'étables rudimentaires (fort peu annonciatrices de l'opulente demeure dont l'inscription « Ora et labora » chante sur le frontispice le vieux commandement de saint Benoît...). Zone mystérieuse d'où nous parvenaient, mêlés à la rumeur des bêtes amies, les cris et rires discrets d'enfants infiniment plus sérieux que nous ne l'étions, et dont nous sûmes plus tard qu'ils constituaient « l'Ecole apostolique » du monastère au temps de l'exil. Car la gageure était que nous nous trouvions doublement en terre d'exil, puisque le Petit Séminaire avait pris la place du monastère lui-même dispersé. L'ironie, ainsi, marquait de son estampille l'absurde persécution radicale, puisque des séculiers, pourtant expulsés, pouvaient prendre la place de réguliers eux-mêmes d'abord éloignés comme des malfaiteurs. Ainsi, par le biais d'une argutie juridique, une sorte de contrebande légale faisait triompher sur place et en quelque sorte se venger la Justice et la Liberté stupidement outragées !

De cette présence bénédictine, seules parvenaient jusqu'à nous quelques effluves silencieuses et discrètes... La douceur des lieux, peu troublés alors par le vombrissement des moteurs ; le sourire d'une Vierge d'autant

plus maternellement assise au-dessus du portail d'entrée, comme une gardienne, que nos mains avides avaient précisément coutume, deux fois le jour, de plonger sous son regard indulgent dans le vaste panier où elles avaient pour principal souci de décrocher le plus vaste morceau de pain ; l'étrange paix d'un cloître tout blanc, qui subsistait en dépit du constant martèlement dont l'affligeaient des pieds dûment chaussés de sabots vigoureux, à la fois protection relative contre un froid difficile à contester, et symbole peut-être voulu d'une éducation plutôt spartiate ; la vision, là-bas, du côté de l'ouest, d'une « Allée de saint Benoît » qui était pour nous, plus qu'une zone interdite, une zone réservée, où passaient rarement, plus lentes et vénérables même que les silhouettes diverses de nos professeurs, les silhouettes mystérieuses de Bénédictins furtifs et lointains... tandis que nous étions seulement ouverte (mais nous avions la bonne part !) cette « Allée de la Vierge » qui était, il est vrai, surtout l'allée des « péripatéticiens » (certains d'entre eux devenus, depuis lors, archiprêtres ou professeurs de psychiatrie ou membres de la Compagnie de Jésus !) ; de temps en temps, mais si rarement (par exemple, un soir de Fête-Dieu...) la brusque apparition dans la chapelle d'une crosse abbatiale, portée par le Rme Père Ignace Gracy, qui ne nous parlait jamais et ne nous en impressionnait que davantage, et du coup, à la sortie de la cérémonie, ce grand musicien qu'était M. Lohiague (Bénédictin deux fois « manqué »...) y allait à l'harmonium d'une manière de « toccata » triomphale qui n'eût pas détonné au grand'orgue de Notre-Dame...

Mais nous arrivaient surtout, plus proches et plus quotidiennes, dans le discret contact des heures de classe, les effluves bienfaisantes de présences plus visibles et plus vivantes, chaque classe ayant ainsi sa légère dose de condisciples bénédictins, comme une pincée de sel, rarement de poivre, pour relever la saveur d'un ensemble parfois quelque peu insipide : tranchant du reste, moins par une turbulence excentrique que par l'étonnante maîtrise de soi dont faisaient preuve, déjà, ces futurs témoins de la paix bénédictine. Et, qui, parmi nous, eût discerné alors, pointant déjà au bout d'un poing modeste mais vigoureux, l'esquisse d'une future crosse abbatiale?... Collégiens incorrigibles, il nous suffisait d'imaginer que le responsable principal, peut-être unique, de cette sagesse exemplaire, devait être ce moine au regard luisant comme le front que nous devons connaître plus tard sous les espèces d'un Père hôtelier combien hospitalier, aussi étincelant des lumières du cœur que des saillies de l'esprit...

Mais qui de nous réfléchissait ? Si ce n'est, contraint quelque peu et en tout cas entraîné par l'entraînement général, aux obscurités du grec et du latin, apprenant aussi par ailleurs un rien de mathématiques, un peu de français aussi, voire de basque (par la grâce et la volonté d'un grand évêque gascon). Ce n'était pas encore l'ère des « problèmes ». C'était encore celui de l'instinct sommaire et confiant, et chacun de nous se fiait, sans rien compliquer, à l'influx de toutes les forces nourricières, claires ou obscures... Ainsi Belloc nous formait, de toute sa force diffuse et confuse, autant que ses professeurs savants et lettrés, autant que ses livres et ses classes : mais qui de nous se doutait, alors, que cette richesse était issue moins d'une atmosphère naturelle que de la présence continuée d'un esprit bénédictin fixé pour l'instant de l'autre côté des Pyrénées (et les persécuteurs ne se doutaient pas de quelle riche manière il allait assaïmer là-bas, en cette frontière de la Haute-Navarre et du Guipúzcoa !)

Ayant par nos heures d'études payé largement le tribut qui était dû à la réflexion, plus nous plaisait de goûter simplement aux simples joies de cette grande famille terrienne et paysanne, aimant y dénicher pour en rire d'un rire d'enfant, les figures comiques ou du moins pittoresques que nous pouvions discerner autour de nous, et qui allaient du meunier d'un moulin, hélas ! disparu, au maître-jacques franciscain des sœurs Bénédictines (car il y avait aussi, près de nous, combien discrète ! cette douce présence féminine...), maître-jacques à la fois paysan et technicien, polyglotte intrépide et savoureux, mélange hybride à nos yeux de laïc et de religieux, avec dans le regard ce rien de sourire malicieux et enfantin à la fois, qui est le signe et le fleuron des âmes simples...

Et, bonheur suprême, apprécié celui-là, déjà par les gamins inconséquents que nous étions, voici que le privilège était offert par Belloc aux plus âgés parmi nous de cellules individuelles radicalement dépourvues, certes, de tout confort, mais dotées d'un luxe qui enchantera toujours les jeunes, celui que représente le pouvoir ne serait-ce que de dormir « librement » c'est-à-dire à l'abri du regard tâillon d'un surveillant, ce dernier fût-il l'excellent (oui, en somme !) M. Lacabératz...

« Et le signataire de ces lignes, pourtant peu porté dès lors à la méditation mystique, se souvient encore de cette veillée de Noël 1925 où, les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre, il croyait entendre dans le silence d'une nuit étoilée comme une étrange rumeur cosmique célébrant l'Incarnation... Sa minute bénédictine?... Par l'avoir simplement vécue, néanmoins, il ne regrette pas les trois ans passés en Egypte, c'est-à-dire à Belloc...

Et peut-être sont-ils nombreux ceux qui, prêtres ou laïcs du Pays Basque surtout, doivent à cet « interlude » providentiel en un pays de la santé spirituelle, ce qui leur reste, malgré tout, dans le profond désarroi d'aujourd'hui, de confiance dans la vie et d'assurance pour l'avenir...

...Mais ne peut-on pas imaginer aussi que dans ce contact avec le monde, fût-il principalement ecclésiastique, l'Abbaye de Belloc a contracté aussi, si ses fondateurs ne le lui avaient déjà insufflé, ce sens du Pays au bord duquel la voilà plantée, comme un phare au bord de l'Océan ?...

P. N.

Nous remercions les pères bénédictins de Belloc qui nous ont permis de reproduire l'article du Père Abbé Inda et celui de P. N. parus dans la revue Corde Magno.

Nous recommandons particulièrement aux anciens de Belloc le n.° 45 de cette revue qui illustre par le texte et l'image vingt ans d'histoire de l'abbaye et du séminaire.

FEUILLES D'AUTOMNE

Par un soir d'octobre, on les voit se détacher, puis s'envoler là-bas... là-bas... on ne distingue déjà plus leur ocre de fougère... où tomberon-elles ? reviendront-elles ?

Pensées d'un rêveur solitaire ?...

Non... réflexions du trésorier en éparpillant aux quatre coins de la France les formulaires rouges du timide contre-remboursement qu'il annonçait depuis deux ans et qu'il a fini par exécuter...

Qu'en est-il résulté? : à peu près ce qui était prévu, c'est-à-dire :

1.° un renflouement substantiel de la Caisse de l'Association dont il sera rendu compte à la prochaine réunion.

2.° quelques mouvements d'humeur :

— de la part d'anciens aux cotisations bien en règle mais victimes d'une administration quelque peu déficiente ; mais la plupart savent le prendre avec humour, tel celui qui écrit : « Je m'acquitte en effet généralement de la cotisation en recevant le bulletin, toujours apprécié et lu de près ; que la double cotisation 65 me classe parmi les bons anciens élèves, faute d'avoir été si bien classé, il y a quelques vingt ans ! » A tous nous présentons nos excuses sans pouvoir promettre qu'il n'y aura pas d'erreur cette année...

— de la part de quelques autres qui, ayant négligé de lire dans le bulletin les remarques du trésorier, ont été surpris par un rappel impératif (je les renvoie à l'encart du Bulletin 1964, et à la page 49 du bulletin 1965).

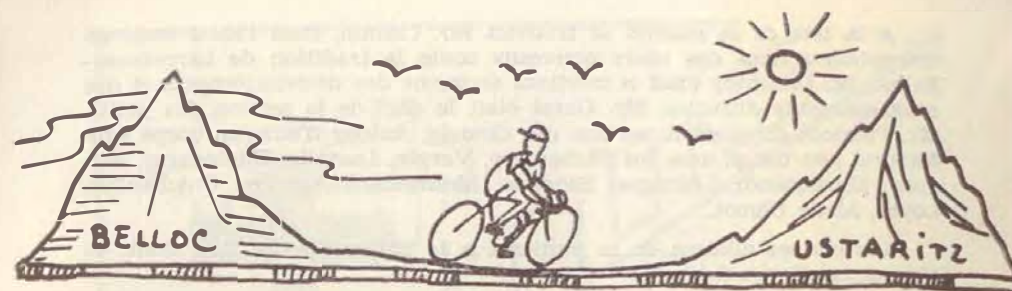
3.° des rectifications d'adresses assez nombreuses

4.° quelques refus.

Conclusion

- Merci à ceux qui règlent leur cotisation dès réception du Bulletin.
- Merci à ceux qui le font par l'intermédiaire du contre-remboursement.
- Pardon à l'avance pour les erreurs du

TRESORIER



Quarante ans après

Le dévoué secrétaire du bulletin m'a demandé d'écrire mes impressions relatives à l'ouverture et aux débuts du Petit Séminaire à Ustaritz.

Aujourd'hui je suis le plus ancien. Il est possible que, dans l'intervalle, mes souvenirs se soient plus ou moins altérés, et je m'en excuse.

Ce qui est sûr, c'est que face à l'opinion, le corps professoral était unanime à chanter la louange du fier édifice dressé au dessus de la vallée de la Nive, grâce aux libéralités de tout un peuple.

En famille je constatais sans prendre parti, car le benjamin n'avait pas voix au chapitre que, si Monsieur Passicot ne critiquait jamais le nouvel immeuble, beaucoup lui trouvaient toutes sortes d'inconvénients et ne cachaient pas leur nostalgie Larressorienne ou Bellocquoise.

Il faut bien le dire : c'était alors une maison inachevée où on était entré avec quelque précipitation et « l'on essayait les plâtres ».

Les baraques « de Toulouse-constructions » étaient encore là, au bas du jardin actuel, qui, lui, n'existait pas. On n'avait pas encore de conciergerie. La route était provisoire, et sans arbres. Au dessus du ravin-Chalbaud, une ligne de rails grimpait le long de la colline presque jusqu'à hauteur du château d'eau ; et à divers niveaux, des dérivations horizontales permettaient aux vagonnets mus électriquement de porter les matériaux aux maçons ou aux charpentiers encore à pied d'œuvre.

L'infirmerie n'était pas reliée à la lingerie. Les « communs » étaient peu confortables. Pour faire monter l'eau aux étages il fallait le secours d'une pompe qui ne marchait pas toujours...

La cour de récréation était ouverte à tous les vents, sans haies, ni murettes. La terre mal tassée, était ça et là sujette à des éboulements ; des sources inattendues venaient gicler dans les murs et les terrasses.

A l'intérieur de la maison, on avait de jolies classes gaies, où hélas ! jurait un mobilier vétuste : bancs, bureaux, armoires, étaient tels qu'on les avait portés de Larressore à Belloc en 1907, et tels que, depuis, des générations de potaches les avaient sculptés et couverts d'inscriptions.

Tout cela ne devait s'arranger que peu à peu...

A la tête de la maison se trouvait Mr. Canton, dont l'idéal était de transplanter dans des murs nouveaux toute la tradition de Larressore-Belloc. Mr. Amestoy était le méritant économe des déménagements et des aménagements difficiles. Mr. Garat était le chef de la section des petits. Mr. Passicot dirigeait la section des Grands. Autour d'eux, un corps professoral peu banal, avec les Etcheverry, Vergès, Lassalle, Elissagaray, Bisquey, Harizmendi, Lohiague, Bidondo, Mourguiart, Aguerre, Guichandut, Loyce, Melle Chicot.

Les classes allaient de la huitième à la philosophie et il y avait, en plus deux «Cours français».

Les méthodes en honneur étaient des plus traditionnelles, et les velléités d'innovation peu prisées : ce n'était du reste pas toujours du côté des anciens que venaient les positions étroites. Mais, avec de la patience, on a vu, depuis, de grands changements.

Chez les élèves, nous avons l'impression d'un collège divisé en deux. Les petits s'adaptèrent vite aux nouveaux locaux et les récréations ne manquaient ni de vie, ni de joie. Chez les grands, c'était autre chose : Mr. Passicot, décimètre en main, avait beau démontrer qu'il y avait dans la cour plus de place qu'à Belloc, les jeunes gens regrettaient l'allée de la Vierge, le petit bois, le verger et d'autres coins où ils avaient eu le sentiment d'une certaine liberté.

Les anciens jeux comme les «ambuchkas» leur étaient interdits : car il ne fallait pas abîmer le sol. On n'avait rien de semblable à la prairie de Belloc. Les amateurs de navette ne savaient pas où travailler leurs filets, encore que la naine Maria continuât à vendre le fil à verveux.

Il y avait bien quelques parties de pelote ; on s'amusait assez à Ezkanda ; Mais les grands s'ennuyaient au Séminaire et les critiques allaient bon train dans les conversations : les philosophes et les rhétoriciens regrettaient les chambres de Belloc plus que tout au monde.

La salle qui servait de chapelle avait la froideur d'un temple calviniste et n'aidait guère à la piété.

Les paysages eux-mêmes laissaient nos élèves indifférents.

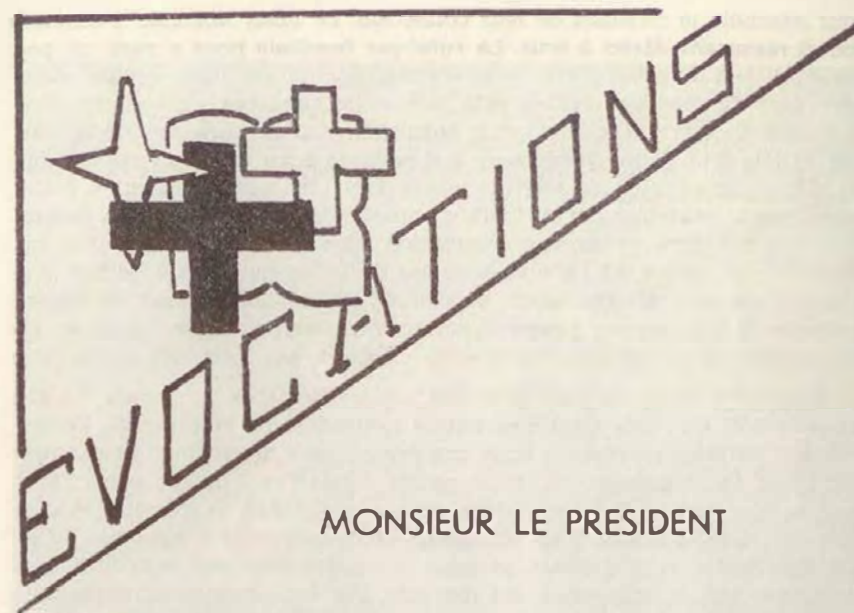
Pourtant les vieux professeurs cherchaient à réveiller l'enthousiasme pour les buts de promenade qu'ils avaient aimés dans leur jeunesse. Mr. Lassalle parlait avec émotion du «bois de 606» et du «bois du cochon pourri» sans jamais expliquer l'origine de ces dénominations pittoresques.

On avait repris les grandes promenades : celles des châtaignes, des cerises et des compositions générales. On avait tenté de monter des séances récréatives ; et, là, il faut reconnaître que de superbes talents se révélèrent. En fin d'année, distribution solennelle des prix sur la terrasse, avec polyphonie, discours d'apparat, et tout !

Oui, l'année 1926-1927 fut un départ, peut-être difficile, mais où les bonnes volontés ne manquaient pas, même si toujours les violons ne furent pas accordés, et que des tâtonnements inévitables doivent être avoués sans fausse honte.

Le Séminaire 1966 est le résultat d'une longue évolution où grâce à des chefs-jardiniers comme MM. Mathieu, Garat et Gréciet, la petite semence de 1926 est devenue un grand arbre à qui nous souhaitons de nouvelles branches, de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits pour la plus grande gloire de DIEU.

Pierre LAFITTE



MONSIEUR LE PRESIDENT

Chers amis,

Je vous souhaite la bienvenue.

Je dois en tout premier lieu expliquer une grande absence, celle de Mgr notre Evêque. Je l'avais invité à présider cette journée. Il n'a pu répondre à notre invitation. Il doit en effet participer à la dernière session du concile qui s'ouvre, comme vous le savez, dans quelques jours. Son départ pour Rome est imminent. Ses dernières journées dans le diocèse sont fort chargées et il a été dans l'impossibilité de prendre des engagements nouveaux et il nous demande de l'excuser. Monseigneur m'assure qu'il se fera une joie et une obligation de répondre à une nouvelle invitation. Ce n'est donc que partie remise. Nous l'excuserons volontiers, nous ferons même plus. Puisqu'il veut bien avoir une pensée pour nous aujourd'hui je vous invite à une prière pour lui : que le Saint Esprit l'assiste dans cette dernière session conciliaire qui s'annonce si importante pour l'Eglise et pour le monde entier.

Vous avez reçu le Bulletin des Anciens. Cet envoi a été pour moi l'occasion de recevoir un très grand nombre de missives d'Anciens dont certains bien éloignés de nous et qui nous assurent de leur reconnaissance et de leur fidélité. La plupart écrivent parce qu'il leur est impossible d'être parmi nous aujourd'hui. Il n'empêche que cela fait chaud au coeur de lire certaines de ces lettres qui marquent un tel attachement, je dirais une telle tendresse dans l'attachement. Plus d'un a lu en entier le Bulletin, et d'un bout à l'autre, et le jour même de la réception. «Quel plaisir, m'écrit-on, et quelle émotion de voir revivre à nos yeux nos anciens professeurs si magistralement campés. Cette année encore nous avons été servis avec le compte rendu si vivant du R. P. de Gorrota, avec les discours —toasts si délicats et savoureux de MM. Borotra et Bapsères». Bien des associés dans leur contentement en profitent

pour arrondir le montant de leur cotisation. Le bilan financier s'annonce bon et rassurant. Merci à tous. La rubrique familiale nous a paru un peu brève et peu fournie. Nous vous prions encore de bien vouloir nous faire part de tous vos événements familiaux, ainsi que de vos réussites et succès de quelque ordre qu'ils soient. Plus d'un aura médité le dernier article d'un jeune professeur qui se livre à ce que l'on appelle aujourd'hui une révision de vie. Ces pages fort bien venues feront prendre conscience à beaucoup des difficultés actuelles de l'éducateur, à la recherche d'un équilibre entre une adaptation et une fidélité également nécessaires. Le preuve est faite en tous cas de la bonne volonté de nos professeurs, de leur détermination à faire d'Ustaritz une maison sainement moderne et ouverte au progrès, autant qu'attachée à son passé et ne reniant rien de ce qui fit la force et le succès de ses méthodes éducatives.

L'actualité nous entraîne dans ses renouvellements incessants. Le vin nouveau doit être mis dans des outres nouvelles. La réforme de l'enseignement toujours en devenir exige une mise à jour des maîtres et des programmes. La demande que nous avons faite d'un contrat avec l'Etat soulève bien des problèmes qui ne sont pas simples. Inspection et contrôle se succèdent dont nous attendons anxieusement les résultats. Mille renseignements sont fournis presque journellement aux autorités académiques. Les sollicitations des parents, les orientations nouvelles de nos élèves et la peine de ne pouvoir satisfaire tant de demandes parfois angoissées, tout cela fait qu'un chef d'établissement ne manque pas pour l'instant de soucis et de préoccupations, c'est presque une dérision de parler à son sujet de vacances et volontiers il ferait sien en le renversant le mot célèbre du professeur: «Bientôt les élèves seront rentrés, je vais enfin pouvoir me reposer».

C'est pourtant dans ce branle-bas de combat que surgit soudain la journée des Anciens avec ses inévitables obligations. Dieu nous garde pourtant que le présent avec ses charges, que l'avenir avec ses incertitudes nous fassent négliger le passé récent et ce devoir sacré qui nous échoit annuellement de retracer la vie et les mérites de nos morts de l'année. Ils sont 16 encore cette année qui nous ont précédé dans la Maison du Père et pour lesquels je vous demande une pieuse pensée et une prière, 16 parmi lesquels je compte plusieurs anciens professeurs et des amis qui m'étaient très chers.

JOSEPH ARRAYA

C'était une figure bien connue dans nos réunions, il n'en manquait pas une. Il était parmi les premiers au rendez-vous, suivait pieusement la messe y communiait avec une ferveur remarquée. Il portait un vrai culte à Larressore et aux maîtres de son enfance.

Il était né à Urrugne dans une famille basque solidement chrétienne. Plusieurs de ses frères avaient émigré en Amérique. Pour lui, tout jeune encore, il fut happé par la guerre de 14 et affecté au 49^e d'infanterie parti aussitôt pour le front. Il fut quelque temps ordonnance du docteur Leuret, le célèbre médecin des constatations médicales à Lourdes. Il fut sérieusement blessé à la Bataille de Verdun, blessure dont il ne devait jamais se remettre complètement, laissé pour mort et miraculeuse-



C'est bien, serviteur bon et fidèle

Tu t'es montré fidèle en des choses petites

Je t'en confierai de grandes.

ment relevé par des brancardiers qui passaient sur le champ de bataille. Il fut l'objet d'une citation flatteuse à l'ordre du 18^e corps d'armée dont voici les termes: «Excellent sous-officier énergique et courageux, a été blessé grièvement le 25 mai 1916, au cours d'un violent combat devant le fort de Douaumont, en exécutant une mission délicate de liaison entre les deux unités soumises à un intense bombardement.» Cette citation lui valut la croix de guerre avec palmes et la médaille militaire. Après la tourmente, Arraya connut la vie tranquille et heureuse d'un homme qui réussit dans ses affaires et dont le foyer est un modèle d'entente et de vie chrétienne. Toujours actif il s'occupe de créer une équipe de pelote basque et de rugby parmi les jeunes qu'il côtoyait aux Produits Chimiques de l'Adour. Prêt à rendre service il comptait d'innombrables amis. Son esprit éclairé, son jugement sûr en faisait un conseiller actif et recherché. C'était au surplus un homme bon et franc, droit et énergique, d'humeur agréable et joyeuse. La mort de sa femme l'avait beaucoup affecté. Malade, deux graves opérations furent nécessaires qui n'entaient sa grande énergie, son admirable courage et sa volonté de vivre. Il a supporté sa souffrance en chrétien. Malgré la maladie, il continuait à cultiver son jardin (c'était son orgueil) avec toujours mille projets en tête et son indomptable volonté de survivre. Il est mort le jour de la fête du Sacré-Coeur qu'il affectionnait tout particulièrement et en des circonstances pénibles. Jusqu'au bout il a gardé sa lucidité et la force de sourire à ceux qui l'approchaient.

R. P. PIERRE GEYRES

Il naquit à Sauguis en 1925. Un jeune missionnaire près du départ vers les Indes, tandis qu'il versait l'eau baptismale sur le front du petit Pierre son neveu déclarait: «Je crois bien que je viens de baptiser un futur missionnaire.» Le Père Mirande, «l'oncle Antoine» comme on l'appelait, ne s'était pas trompé. Pierre commence ses études au collège de Mauléon pour les terminer brillamment à Ustaritz. Nous l'avons connu élève intelligent, méthodique et calme, aimable et simple. Puis il s'envole vers la rue du Bac emporté sans doute dans la vague missionnaire que souleva le passage du R. P. Bassaistéguy en 1938. On le signale déjà comme difficile à se démonter: son aplomb, son aisance et son naturel sont un émerveillement pour ses condisciples. Ordonné prêtre en 1947 il est à peine âgé de 23 ans. Les Indes lui échoient en partage. Quelle joie! Sa première tâche sera d'apprendre le tamoul. Il y met tellement d'ardeur qu'après trois mois il prépare déjà de petits sermons. Après les avoir appris par coeur, il y allait bravement de son petit mot aux enfants et il s'en tirait joliment. Toutefois, il lui arrivait parfois de perdre le fil... Alors, il s'asseyait et attendait tout simplement la suite. La suite, c'était son jeune auditoire qui éclatait de rire, et lui avec eux. Et il recommandait sans jamais être désemparé. Après un bref vicariat à Eraiyur, il est nommé curé de Cheyur, parmi les parias intouchables venus nouvellement à la foi. Le Père se donne corps et âme à ses gens. Il lui fallut réparer écoles et chapelles, visiter régulièrement les villages éloignés de son district, pacifier des populations trop enclines aux discordes et aux divisions. Puis il a la charge d'une nouvelle paroisse où tout est à faire. Son humour, sa patience et son esprit de détachement viennent à bout de tout, gens et choses se plient peu à peu à sa douce obstination. Il aura beaucoup souffert à Thuringipoondy; il dira un jour à ses paroissiens: «Ici, pour le moment, il n'y a pas de tombe de prêtre, mais au train où nous allons, avec les misères que vous me faites, cela ne devrait pas tarder!» Quelques mois plus tard, à l'annonce de sa mort, tous les habitants du village, chrétiens et hindous, pleureront à haute voix. La belle

santé du P. Geyres s'use peu à peu dans les fatigues et les privations. Son foie, toujours délicat, le contraint à se priver de bien des délicatesses, le corps présente des enflures inquiétantes. On le contraint à venir en France; il est trop tard. Le 1^{er} septembre il rejoint sa famille à Bayonne. De fréquentes syncopes et des poussées de fièvre sont le signe que le dénouement est proche. Il est mort le 6 octobre, âgé de 39 ans. Ses confrères l'ont beaucoup regretté: «Geyres, une âme de cristal, disaient ses amis, il était l'être le plus simple et le plus naturel du monde. Son caractère était d'or pur, il n'avait aucun souci du «qu'en dira-t-on». Sa patience était proverbiale. Confrère charmant, boute-en-train de toutes les réunions. Ses manières un peu bohèmes étaient tempérées d'une extrême délicatesse.» Son sens de la mesure, son esprit de détachement et par dessus tout son zèle, son humilité et sa piété solide l'avaient fait admirer et remarquer par ses supérieurs. Il promettait beaucoup. Dans une de ses dernières lettres il écrivait: je suis entre les mains de Dieu. Il l'a toujours été. Il a accepté la mort comme il avait mené sa vie: dans le calme et la joie.

L'ABBE JEAN-PIERRE AGUERRE

Né à Jaxu dans une famille très attachée à son sol, on lui aurait prêté plutôt une vocation de cultivateur, celle de son père, ou celle de pionnier dans les montagnes de Californie, comme ses frères qui firent les Amériques avant de retourner en Pays Basque. Mais ses ambitions sont autres. Comme François Xavier dont la grande ombre plane sur le petit village, il mettra son corps d'athlète et sa nature généreuse au service exclusif du Christ. Il est élève à Belloc, mais la guerre le saisit sur les bancs du collège pour l'envoyer dans les tranchées de l'Est. Il s'en tire sans mal sinon sans souffrance, sa vocation s'y affirme, il est ordonné en 1925 et nommé professeur à Belloc. Il y enseigna les mathématiques. Rien ne le désignait pour cette discipline, c'est trop dire qu'il y excella. De la guerre il a gardé le goût de la manière forte, le ton véhément et bourru du soldat. Sa voix se déchaîne en tempête. L'auditoire habitué sourit et laisse passer l'orage, sachant bien qu'il n'est pas de ciel aussi noir qui ne se découvre un jour et laisse passer quelque rayon de lumière. A côté de ces rigueurs jupitériennes le coeur avait parfois des faiblesses, disons plutôt des générosités insoupçonnées. Ses amis lui disaient bien: «Tu es comme la châtaigne, au dehors plein de piquants, à l'intérieur fruit savoureux.» Après un bref séjour à Saint-Palais, l'abbé Aguerre sera nommé à Lantabat où il restera 25 ans. La fonction ne change pas l'homme. Il ne ménage pas ses paroissiens, il a accumulé en lui la violence éruptive de Jean et de Pierre, ses deux saints patrons. La moindre incartade l'exaspère; il additionne les griefs, les grossit et les exagère non par quelque pessimisme mélancolique, mais pour alimenter son indignation. C'est sa manière à lui d'aimer son peuple et de le conduire au salut, et le peuple finit par aimer sa rudesse et ses emportements. Au cours de la Vigile Pascale, au moment où il va distribuer la communion, l'abbé s'effondre. Il est tombé tout d'une pièce, comme un chêne de la forêt de Mixe. Frappé à mort, il se retire à St. Joseph de St. Pierre d'Irube. Le souvenir de sa paroisse le poursuit. Les visites de ses paroissiens l'émeuvent plus qu'il ne veut l'avouer. Il rêve de retourner à Lantabat ou ailleurs mais de servir encore. Une dernière crise l'emporte mais il a voulu que son corps repose au milieu de ses fidèles comme pour donner à ceux qui ne pouvaient en douter une dernière preuve de son attachement.

ABBE BERNARD BIDART

Né à Espelette, il avait quelque chose de cette noblesse dont tout habitant du village coquet aurait hérité de la très ancienne baronnie des Ezpeleta. Il allait sur le chemin, toujours en chapeau et camail, ces signes d'élégance, sans une tache sur sa soutane soigneusement brossée. Le soin discret qu'il portait à sa tenue était la marque d'une vie intérieure, sévère à l'égard d'elle-même. On a remarqué avec raison que la nature lui avait refusé les dons qui facilitent la communication des consciences: la vue par laquelle nous accueillons l'autre, la voix par laquelle nous allons au devant de l'autre. L'abbé Bidart vivait réfugié derrière d'épaisses lunettes, ses cordes vocales étaient fragiles et il communiquait au moyen d'un filet de voix enrouée. Et cependant nul n'était plus sociable, plus enclin à la conversation, plus porté aux échanges amicaux, heureux d'une visite reçue à l'impromptu dans son accueillant presbytère de Jatxou. Il avait été d'abord le vicaire très apprécié de Sare. «Il se sentait à l'aise dans le territoire d'Axular, lui qui maniait avec délicatesse la langue basque dans laquelle il pensait et s'exprimait avec la perfection d'un vieux paysan du Mont-Darrain. Il aurait aimé promener ses doigts sur la lyre des bertularis. Tard dans sa vieillesse, il récitait, regrettant de ne pas les chanter, ses poèmes sur la couturière et sur les chasseurs de palombes.» Nommé curé de Jatxou, il est notre premier voisin. Chaque matin il ouvre toute grandes les fenêtres de sa maison, chaque matin il jouira du vaste horizon qui s'étend jusqu'à la mer, où brille au premier plan la somptueuse façade du Petit Séminaire. Il aime bien notre maison. L'abbé prend soin de chacun de ses paroissiens, il porte un regard vigilant sur toute chose, il veut que tout soit net et propre et en ordre. méticuleux à l'extrême, sa vie est savamment minutée depuis la visite aux malades jusqu'aux soins à donner à la volaille. Ses loisirs auraient pu être nombreux mais un rien l'occupe tant il met de soin à toute chose. Les ressources de la paroisse sont maigres et le casuel rare, en vain voudrait-on le forcer à avouer qu'on ne meurt pas assez dans sa paroisse. Et pourtant sa générosité est grande et nous pouvons témoigner de sa libéralité envers la Séminaire. Au surplus, l'abbé a un charisme rare, pas un comme lui ne débarrasse les champs de leur vermine, on fait appel à lui de loin. Il ne doute pas que Dieu lui ait remis ce pouvoir. Il aime raconter ses réussites, et c'est le seul sentiment d'orgueil qui a jamais effleuré son âme. Si nous avions la foi comme un grain de sénévé... L'homme de prière et de foi qu'il était a fait un bien incalculable autant que discret dans sa paroisse jusqu'au jour où il a été contraint à son tour de trouver asile à St Joseph de St Pierre d'Irube. Après une grosse opération il paraissait se rétablir, son courage souriant donnait le change et laissait espérer de longues années de vieillesse. Les visites de ses anciens paroissiens étaient nombreuses et comme une distraction heureuse dans sa retraite. Sa famille, ses neveux lui vouaient un véritable culte. Pour le reste, il n'était pas encombrant, ses confrères eux-mêmes respectaient sa prière et sa solitude, tandis qu'il glissait, dans la maison, sans un mot, tel une silhouette noire de moine bénédictin.

Il est mort, sans bruit, sans déranger personne, comme il avait vécu.

R. P. JACQUES FABAS

Encore un missionnaire qui meurt dans la fleur de l'âge. Jacques avait été au collège un élève studieux et aimable. Son sérieux même était tel que nous le jugeâmes digne de présider à l'étude des petits déjà sans titulaire. Il s'acquitta de la fonction à la satisfaction générale et les élèves



Il n'y a pas de plus grand amour
que de donner sa vie
pour ceux que l'on aime.

regretèrent le surveillant si bon dévoué et compréhensif, et le supérieur regretta celui qui pendant toute une année, s'arrangea pour ne pas avoir d'histoires.

A peine ordonné prêtre par Mgr LARRART à Anglet St Léon, sa paroisse natale, il reçoit sa destination pour Oubone en Thaïlande, à la frontière laotienne. Tout de suite il se met à l'étude de la langue. Il parviendra rapidement à d'excellents résultats car il a le contact facile et se mêle sans peur aux gens et en particulier aux jeunes. Vite il peut déjà entendre les confessions, faire du catéchisme, monter une chorale. Un poste beaucoup plus dur lui sera alors confié... il est seul... heureusement il aime faire du cheval et gardera le contact avec ses autres confrères disséminés comme lui dans la brousse.

Il venait d'être nommé vicaire à la cathédrale d'Oubone. Là il donna toute la mesure de ses capacités. Son évêque l'a défini: «L'homme le plus dévoué que je connaisse». Toujours souriant, d'humeur égale, zélé, compétent, car il parle très bien la langue. Et puis un jour, son ami, le Père le Bezu lui a demandé d'aller à Bangkok avec lui, pour chercher une jeep que celui-ci a achetée pour son nouvel apostolat. D'abord le P. Fabas refuse. On insiste pour qu'il prenne quelques jours de détente; il accepte enfin.

Ils sont trois à revenir de Bangkok avec la nouvelle jeep, ce sont les Pères Boucher, le Bezu et Fabas, les trois sont jeunes, ils ont moins de 35 ans. Ils ont fait 600 Km déjà, il leur reste encore un parcours de 100 Km en pleine brousse et sur une route non goudronnée. Ils sont contents, joyeux et heureux de vivre comme de vrais enfants de Dieu. Soudain un pneu éclate, la voiture est déportée. Fabas qui conduit ne peut pas redresser, manque d'habitude et aussi mauvais état de la route. La voiture fait plusieurs tonneaux et se retrouve en contre-bas dans une rizière. Les trois occupants ont été éjectés de la voiture. Le P. Fabas a perdu connaissance, il a une fracture du crâne. Le P. Boucher a la colonne vertébrale brisée, il ne marchera plus. Le P. le Bezu, moins sérieusement atteint, donne l'extrême onction à ses deux amis.

Le soir même le P. Fabas meurt. Ses obsèques à la cathédrale d'Oubone sont un vrai triomphe, des milliers de fidèles sont là, consternés. Les enfants d'Oubone suivent son corps en lançant des fleurs. Chrétiens et non chrétiens le pleurent également. La peine de ses confrères missionnaires est immense qui ont su apprécier ses belles qualités.

En quelques années les M. E. P. ont perdu quatre jeunes missionnaires basques. Puisse leur sacrifice susciter dans notre cher pays beaucoup d'autres vocations missionnaires.

M. PIERRE DOYHENART

On le savait malade, très fatigué, mais en le voyant toujours vaincre sa souffrance avec une indomptable énergie, on espérait que sa vie pourtant bien diminuée dans ses activités se prolongerait encore longtemps parmi nous. Il y a huit ans au cours d'une nuit tragique, durant laquelle il échappa de peu à la fureur des flots déchainés, l'homme robuste qu'il était avait été ébranlé dans sa constitution et depuis son amputation, ses divers séjours en clinique, sa santé déficiente, témoignaient des ravages rapides portés par la maladie à son organisme puissant.

Il aimait la vie c'est un fait: il savait comme pas un animer les cercles d'amis, porter la gaieté et prendre sa large part aux festivités.

Il était surtout l'homme du devoir, l'homme de bien et comme un apôtre de la charité dans la commune et bien au-delà. Tout en s'adonnant à la prospérité de l'entreprise du bâtiment qu'il dirigeait, son activité se retrouvait partout. Toute sa vie il sut se donner. Vrai basque attaché à sa race, il était un fervent de la pelote, un animateur né de toutes les organisations qui demandaient son concours: la kermesse, les fêtes locales, et toutes les manifestations de bienfaisance trouvaient en lui un animateur sans pareil.

Il était de partout: aussi bien des marins que des anciens combattants, des oeuvres de bienfaisance comme des services d'hospitalisation.

Il ne ménageait ni son temps ni sa peine et il n'est pas un foyer dans la commune qui n'ait fait appel à sa bienfaisante bonté et à sa sympathie agissante.

En des temps troublés, il avait été appelé à tenir les rênes de la commune et il continua autant que lui permit sa santé de faire partie du conseil municipal.

Il ne dissimulait pas que le ressort intime de cette activité dévouée était sa foi profonde.

Il était plus qu'un chrétien honnête, un homme de bien, de charité, au sens social aigu et que le dévouement mettait au service du plus humble.

En cette nuit de cauchemar, durant laquelle, accroché à des branches, il résistait à la puissance des flots prêts à l'emporter, Pierre Doyhenart, vit disparaître dans l'eau boueuse son camarade d'infortune Jean-Pierre Larregain, et croyant son heure venue il lui cria: «Nous nous retrouveront au ciel!»

Magnifique cri de foi et de confiance jailli spontanément de son cœur de chrétien... Les deux amis se seront aujourd'hui rejoints dans le ciel qui fut leur espoir et qui est leur récompense.

ABBE PIERRE CAMBLONG

Enfant de Macaye, bien jeune il fut marqué par la souffrance. Il perdit sa mère en bas âge. La guerre sera pour lui une seconde épreuve, avec cette longue attente du sacerdoce auquel il rêve depuis toujours et auquel il aspire de toutes ses forces. Prêtre, il sera comblé dans ses vœux. Le voilà missionnaire d'Hasparren. Il est particulièrement doué pour la prédication.

Bouillant «Porte-parole» du CHRIST il parcourt le Pays-Basque et il n'est pas de paroisses qui n'ait bénéficié de son admirable zèle.

Du tribun il a le physique austère, un masque bouleversé, comme un paysage après un tremblement de terre. Des yeux noirs et profonds se cachent derrière les broussailles des sourcils épais. Chaque chaire lui devient comme une lieu de combat et c'est vrai qu'il a tout du croisé. Il s'enveloppe d'un ample signe de croix, et la voix monte, un peu cassée parfois, mais étrangement chaude, prenante presque envoûtante. Quelque chose de pathétique, de viscéral s'étendait en tempête sur l'auditoire subjugué. Le seul rappel de ses fresques dantesques sur la mort faisait frémir les fidèles. C'était le BRIDAINE du Pays Basque.

Il en a la fougue et soudain la familiarité et la tendresse.

L'abbé Camblong parle avec tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, avec la foi claire et profonde qui a pénétré tout son être et qu'il veut communiquer à travers ses gestes et son visage. Ce n'est pas sans regret qu'il

abandonne une vie aussi passionnante. Mais l'âge est venu où on aspire à plus de stabilité.

On lui a réservé une des plus belles paroisses du Pays-Basque, Sare pays d'AXULAR. Il se montrera le prêtre zélé et dévoué. Ses prédications n'ont rien perdu de leur flamme. Il laissera à SARE le souvenir d'un curé distingué, au caractère vif et droit, d'une extrême délicatesse, préoccupé jusqu'à l'inquiétude du salut de ses âmes. Car si un tempérament de feu est une richesse il est aussi souvent une croix.

L'abbé s'inquiète, se trouble. Tant de choses échappent à ses rigueurs exigeantes.

Après dix-huit ans de cure, il croit devoir abandonner. Il devient aumônier à l'hôpital de Saint Palais: ce ne sera pas pour longtemps. Il a encore maigri et ses yeux brillent avec plus de flamme dans le visage plus émacié.

Il est heureux cependant dans sa retraite relative: au milieu de ses malades et de ses vieux. Rien ne laisse deviner cette fin soudaine. Un soir comme il faisait souvent, il a rendu visite à un curé ami, il a lu son bréviaire, récité son chapelet.

Il a célébré peut-on-dire, les trois cultes fondamentaux de sa vie:

—la fidélité à ses amis, —le service de DIEU, —la confiance à l'égard de la Vierge. La journée bien achevée, l'abbé CAMBLONG s'est endormi de son dernier sommeil.

ABBE GRATIEN BORDARRAMPE

Il appartenait lui aussi à cette génération de prêtres volontiers silencieuse et modeste mais au ministère d'autant plus actif et efficace.

Quelle finesse aussi dans ses traits! quelle distinction dans toute sa personne. Des yeux brillants d'esprit dans un visage d'une souriante bonté.

Il était d'Hasparren. «CHAPATA» était le nom de sa maison.

Ordonné prêtre en 1904, il dut attendre quelques temps de recevoir un ministère.

Il y avait alors pléthore de prêtres et d'éducateurs.

Il sera vicaire à Lasse, puis à St-Martind'Arrossa, et enfin à Guéthary.

Comment évoquer tout le bien qu'un prêtre d'un caractère aussi heureux fera aux âmes qui lui sont confiées. Son rayonnement est grand et son influence profonde en particulier sur les jeunes. Il est nommé curé d'Uhart-Cize en 1923.

Il y sera le pasteur affable, serviable et zélé. Et cependant nulle timidité dans l'exercice de ses fonctions, il sait parler haut et ferme à l'occasion. Mais il triomphe surtout par sa bonté. Porteur de paix dans sa paroisse quelquefois divisée, il domine et arbitre les conflits de sa sagesse souriante et ferme. Il excelle dans l'art de susciter et d'éduquer les vocations sacerdotales et religieuses. Combien d'âmes d'élite n'aura-t-il pas formé et dirigé vers leur destinée supérieure! C'est un homme d'une vie intérieure profonde, un homme de prière et de conseil. Sentant ses forces décliner, il s'était retiré lui aussi à la maison de retraite de St-Pierre-d'Irube où il continuait de servir ses collègues autant par le charme de son esprit que par sa bonté avenante et délicate.

ABBE LOUIS SENACQ

Bien différent des deux précédents, cet autre fils d'ESPELETTE!

Celui-ci n'aime pas passer inaperçu. Intelligence vive et étendue, il a au surplus une grande facilité verbale «Zer-Uharra» Quelle averse! s'était écrié un auditeur médusé, et il s'y abandonnait avec délices. Il était grand, un peu voûté, sur un coup long et large s'appuyait une tête fortement burinée, avec des cheveux très noirs et épais, étendus à plat et une raie creusée dans leur épaisseur, une tête semblable aux figures patriciennes illustrant les pages de l'histoire Romaine, et la chose n'était pas pour lui déplaire. En vérité LOUIS SENACQ était né à LARRESSORE mais son enfance et sa jeunesse se passèrent à Espelette, car son père appartenait à la Douane. Fervent chrétien il sera même heureux de la vocation de Louis, dernier de ses quatre enfants, qui se révèle déjà fort doué et éveillé.

Ordonné prêtre en 1914, à la veille de la grande guerre, sa mauvaise santé l'écarte du front. Il commence ses études littéraires à la Faculté de Toulouse, mais BELLOC est ravagé par la mobilisation. BELLOC réclame des professeurs. Nous l'y avons connu chargé de la classe de Quatrième. Du professeur il possède la qualité essentielle qui est de faire travailler les élèves. Mais du professeur classique il a aussi la poigne sévère, le verbe mordant et parfois vexant. «Il faut pousser l'adolescent pour qu'il se dépasse et facilement celui-ci se cabre. Plus tard il rendra justice à ses éducateurs, comprenant qu'il leur doit ce qu'il a de plus pur en lui.»

Mais en attendant!... Quoiqu'il en soit, l'abbé sera bientôt nommé vicaire à St-André-de-Bayonne. Il se pliera aisément aux mille aspects de l'apostolat. Il entre au contact des familles, il se fait remarquer par la qualité de ses sermons dans lesquels transparait la clarté du professeur, ce qu'il restera toujours. Le 23 juillet 1929 il est nommé curé d'IRIS-SARRY.

Il n'en voudra plus bouger malgré l'offre flatteuse de paroisses plus importantes. Il y restera 32 ans, Mr. SENACQ est curé sans réserve. Il n'aime pas quitter sa résidence. Il est exact aux offices. Loyal et direct dans ses paroles, avec une franchise qui confine parfois à la brutalité. Il affectionne d'être bourru.

Il est l'homme du monologue mais sa parole cherche, provoque et attire des ripostes qui lui valent bien des réparties piquantes de la part d'un peuple intelligent et fier lui aussi.

L'abbé est trop sage pour s'en offusquer. Il aime profondément sa paroisse, qui le lui rend volontiers. Avec l'âge, il est devenu plus sensible; plus susceptible et vulnérable. Quitter IRISARRY lui sera très pénible, il le faudra pourtant.

A St-JOSEPH il a retrouvé ses amis, une compagnie patiente et détachée, résignée sinon toujours disposée à l'écouter sans contredire. Il n'a pas vu venir la mort.

La veille il administrait l'Extrême-Onction à son ami et voisin l'abbé Gratién Bordarrampé. Et puis on l'a retrouvé, affaissé dans son fauteuil ayant à la main son dernier instrument de travail: le Bréviaire.

ABBE ALEXANDRE BONNET

Deux paroisses se sont partagé son activité de prêtre sans qu'on ait pu jamais savoir à laquelle allait ses préférences tant il les a aimées toutes deux BARDOS ET LOUHOSSOA. A BARDOS il est l'auxiliaire du curé MUGUELAR.

Tous deux s'entendent à merveille: on a dit que leurs méthodes étaient complémentaires. Le curé aimait les vues d'ensemble, il avait un esprit ingénieux et synthétique.

M. le vicaire BONNET excellait dans la précision du détail, son intelligence était minutieuse et analytique. Auprès de ce remarquable curé, l'abbé BONNET apprit l'art de se dévouer et de se donner sans compter à ses ouailles.

Quand il sera nommé curé il est prêt. Effacé, discret, tout en finesse, tout en souplesse, il gèrera son bien avec une scrupuleuse honnêteté.

Ce prêtre qui ne quitte guère sa paroisse, se dépense comme quatre à l'intérieur de ses terres, il les parcourt en tous les sens. «Tel un chasseur en quête de gibier, on le verra chaussé de fer et makila en main, aussi bien sur les collines qui dominent ITXASSOU que vers les ravins profonds au sortir desquels pointe BIDARRAY, juché sur l'épaule d'une colline, ou encore vers les chemins qui grimpent vers Baïgoura, en une sorte d'escalier géant, tandis que de l'autre côté MACAYE se découvre surmonté par le dôme majestueux d'URSUYA, la mère des sources». Infatigable apôtre, il apporte à chaque famille le réconfort de sa présence.

Il est l'homme aux rapports faciles, l'homme de DIEU aussi. Il y a en lui une piété tendre autant que profonde un goût particulier des cérémonies bien faites. Comme il dit bien la messe! C'est un fervent de la liturgie, respectueux des moindres rites et rubriques. Car l'homme prie aussi avec son corps. L'abbé Bonnet après 15 ans de cette vie active, sent le besoin de souffler un peu. Il sera quelque temps aumônier de l'hôpital de Saint-Jean de Luz, mais c'est encore trop pour lui. Il se retire à Biarritz auprès des siens. Il y était né, il retourne après son travail accompli. Il y retrouve une famille attentionnée, il se laisse dorloter comme l'oncle vénérable usé au service des autres et qui mérite bien qu'on le serve à son tour, aidant encore son curé dans la mesure de ses forces déclinantes. Mais peu à peu ses facultés se sont éteintes et il est entré dans le grand sommeil sans heurt et sans souffrance, ayant donné au Seigneur comme au goutte à goutte tous les énergies de son être.

CHANOINE JOSEPH NOUTARY

Il était d'ESCOS en BEARN, mais le Pays-Basque tout proche lui valut d'être envoyé comme élève à Larressore. Avec les amitiés très solides, il en avait ramené un goût très vif pour les sports et naturellement pour la pelote. Son ample soutane ne l'entravait pas. Sur le terrain et plus encore devant le fronton, encouragé par les élèves, ses ardents supporters, il aimait relever les défis et jouissait gentiment de ses fréquents succès. Prêtre, licencié-ès-lettres, il fut nommé à MONCADE.

Il devait pour toujours s'attacher à ce collège comme à sa seconde famille. Un an après, la guerre éclatait: il la fit en entier, il la fit vaillamment. Et lui ce grand modeste, de ces années de luttas et de souffrances, gardait une fierté ombrageuse, en même temps qu'une fidélité touchante à ses compagnons de peine. Au lendemain de la guerre, rentré à MONCADE, il s'intégra à ce point à la vie du collège, qu'il devint un modèle de régularité. Soigneusement, méticuleusement appliqué à tout ce qu'il fait, il devance la cloche pour attendre les élèves. Il leur donne mieux que son travail. Très vite il prend sur lui d'aider les plus faibles et les plus pauvres. Que d'attentions quasi maternelles, que de gestes délicats il a pour tous, mais très spécialement pour les aspirants et pour les séminaristes. Il fait tellement corps avec le collège que les deux fois où il a cru devoir accepter de servir ailleurs, à BAIGTS, puis au pensionnat BERNADETTE de PAU, la nostalgie lui fit solliciter la faveur de revenir à MONCADE pour y faire ce qu'on voudrait.

Une anémie persistante affaiblit ses forces et mit plusieurs fois sa vie en danger. Toujours il garde une égale sérénité. Il s'ingéniait à peser le moins possible sur la communauté. Surveillant, infirmier, il se charge des besognes les plus humbles pour être encore utile.

Le titre de Chanoine qui a fait plaisir surtout à ses amis ne l'encom-

bre guère. Combien lui fut plus sensible celui d'AITACHI, le grand-père, par lequel les jeunes professeurs du collège aimaient l'appeler... L'an dernier on célébrait ses cinquante ans de présence au collège. Entouré jusqu'au bout de vénération, discrètement, comme il a vécu, le bon Chanoine NOUTARY s'en est allé. La veille de sa mort, son Supérieur le poussant à se reposer, il prépare lui-même la table pour la Sainte Communion qu'il devait recevoir dans sa chambre.

Et vers minuit, on le trouva endormi pour toujours, les mains levées comme le prêtre disant sa messe.

ABBE JEAN-LOUIS LAPEYRE

Avec lui c'est encore le mot d'amitié qui vient naturellement sous sa plume, une amitié de choix que, seules, savent dispenser les âmes délicates, sensibles et généreuses. J. L. LAPEYRE était né à Uhart-Cize; son père était instituteur de cette vieille génération chez laquelle le dévouement le plus absolu à la chose publique s'alliait sans peine à une foi sincère et une pratique religieuse sans faille. Nulle objection ne sera faite à la vocation de LOUIS.

Nous l'avons vu grandir à Belloc comme une plante gracieuse qui a besoin pour s'épanouir de la chaleur de l'amitié.

En lui l'esprit était vif, pétillant, teinté d'humour, capable de critiquer mais toujours porté à l'indulgence.

Mais le cœur surtout sans rien de mièvre avait des jaillissements imprévus. La jalousie lui était inconnue. Pour rien au monde il n'aurait voulu faire de la peine. Il aimait répéter que les chemins de l'amitié se couvrent de ronces lorsqu'il ne sont pas fréquentés. Il était l'homme des contacts, du dialogue, des conversations intimes des épanchements faciles. Il aimait les confidences sur le clavier de son piano... Car il était artiste aussi. Sa voix était prenante, chaude, et bien timbrée.

La mélodie grégorienne lui semblait être la plus belle parure de la maison de DIEU. Quelque chose de racé masquait tous ses gestes. Il avait horreur de la vulgarité, des vilains procédés. Discret, réservé, presque timide, avec une sensibilité à fleur de peau, les épreuves inséparables de la vie, plus qu'à un autre, lui furent pénibles.

D'abord professeur à Mauléon, il se plaisait au milieu des jeunes, goûtait la société amicale et joyeuse de ses confrères. Puis la Soule le séduisit. Il accepta d'y être curé: Alçay, Alcabehty, Sunharret, dominés par une église trapue comme un donjon, représentent un haut lieu de la Soule. La liturgie, le chant, et toujours une intarissable bonté et interminables et familières conversations sont les armes apostoliques de l'abbé LAPEYRE. Il a le microbe de la pédagogie; au milieu de mille difficultés, il fonde une école libre, devant l'incompréhension aveugle, il se cabre s'indigne, mais ne tient pas rancune; l'œuvre prospère et s'étend c'est l'essentiel.

Mais hélas! les pentes sont rudes, le cœur s'essouffle, le docteur commande le repos et la mort dans l'âme l'abbé s'éloigne d'Alçay.

Après un an de repos, il est nommé curé d'Aroue mais la santé est atteinte, Sa corpulence et son teint coloré font encore illusion. Une faille est dans l'organisme. Il lui faut encore abandonner. La paroisse d'Hendaye-Plage l'accueille. Il aimera les belles et sobres cérémonies dans l'église chaude et riante de Sainte-ANNE: il s'occupera aussi des maisons d'enfants et sur les falaises baignées par l'air salé du Nid Marin et dans les préventoriums il retrouvera l'atmosphère turbulente et tant aimée de ses jeunes années à Mauléon. Le cœur mis à trop rude épreuve, a cédé soudain et l'âme de Jean-Louis si éprise de beauté et de paix repose enfin dans la patrie idéale des amitiés sans nuages.

ABBE JEAN MAILHARRO

Il était né à Labets-Illharre, et nous l'imaginons volontiers attaché à sa maison natale, bien enraciné à sa terre—il n'a jamais eu le goût des exodes—exploitant avec sagesse le domaine assez important de ses parents et sans doute son père voyait-il dans le fils unique qu'il était, l'héritier

naturel de ses biens et de ses activités. Mais le petit Jean a entendu l'appel de Dieu et dès lors toute ambition humaine s'est tue dans la maison et le jeune MAILHARRO entrera au Petit puis au Grand-Séminaire pour y apprendre le beau métier de prêtre. Il y fera des études sérieuses, appliquées.

L'abbé, comme tous les obeissants, a compris que les grandes oeuvres ont besoin de longues et lentes préparations. Il gardera de son séminaire l'amour du travail bien fait, le goût de la prière, une piété eucharistique marquée, une tendre dévotion à la Vierge, pour tout dire, cette vie intérieure profonde qui reste la base de toute vie sacerdotale et l'âme de tout apostolat efficace.

Prêtre en 1936, l'abbé obtiendra en partage le ministère obscur et dévoué de professeur, d'abord à Moncade d'Orthez, puis à Ustaritz.

Ministère que l'on sait sans éclat, sans panache, portion du champ du Seigneur où plus qu'ailleurs sans doute il est vrai de dire que: «Autre est celui qui sème autre celui qui moissonne». Vie lassante aux travaux monotones et pas toujours faciles, tâche exaltante aussi dès que l'on assume les responsabilités d'assister et de guider les jeunes dans la rude montée de la vie, aux heures des crises douloureuses et des choix difficiles et parfois décisifs. De cet héritage, l'abbé ne se plaindra jamais. Et peut-être que ce genre de vie convenait-il davantage à son tempérament discret, effacé, ennemi de toute ostentation et de toute recherche personnelle. Je pense aussi que son naturel très sociable et volontiers communicatif s'accommodait bien d'une manière de vivre où les rapprochements sont faciles et l'amitié se cultive plus aisément. A travers un enseignement aride —il enseignait les mathématiques— le maître s'affirme ponctuel et compétent, toujours préparé et jamais discuté mais l'homme transparait aussi avec son bon sens, sa patience, son humeur égale et son humour facile, le prêtre enfin, avec son âme rayonnante ouverte et accueillante et qui force la sympathie.

Et quel excellent confrère!

Il est l'ami de tous, le lien et le trait d'union. Un de ces hommes que la Providence dispense aux communautés pour rendre la vie plus supportable sinon plus agréable «Quand tu as trouvé un ami tu useras de tes pieds le seuil de sa porte». Est-il quelque part dans l'Ecriture.

Aux heures de peine et de lassitude, comme aux heures de gaieté et de contentement, la chambre de l'abbé MAILHARRO, toujours ouverte à tous, est le Béthanie de détente et de paix où l'abbé se distribue à tous comme le bon pain de maison odorant et réconfortant...

Les cheveux courts et drus, la tête projetée en avant, le cou fort et resserré, le masque sérieux avec les yeux fureteurs plantés au dessous d'un large front, la carrure athlétique, on l'aurait pris pour un boxeur mais le teint livide avertissait que tant de force était miné de l'intérieur. L'abbé portait en lui les séquelles de la guerre et d'une pénible captivité et le jour vint où il vit poindre l'approche des grandes douleurs. Ce fut sans doute ce jour où dans mon bureau avec une fermeté courageuse mais une infinie tristesse dans ses yeux, il m'annonça qu'il devait désormais renoncer à tout ce qui faisait sa raison et sa joie de vivre. Dès lors, il semble que ses illusions étaient tombées. De longs mois, il ne quittera pas sa chambre, désœuvré mais l'esprit actif et précis. Il analyse son mal avec une minutie implacable, il en suit le lent cheminement avec une lucidité parfaite. Ce n'est pas certes qu'il fut insensible à la morsure de la souffrance et à la perspective des grands renoncements. Il n'était pas de fer et les refus bougons des consolations humaines trahissaient souvent le désarroi de son âme; car il s'accrochait à la vie, il aimait la vie dont l'amitié pour lui faisait tout le prix. Jusqu'à la fin, il raffole de nouvelles, s'intéresse aux moindres événements de la vie. Sa mémoire est une gazette. Il adore les visites qui le fatiguent pourtant, son coeur a besoin d'amitié comme son corps épuisé a besoin de transfusion sanguine. Sous l'écorce un peu rugueuse il est bon et plein de gentillesse. La semaine sainte fut particulièrement douloureuse; le jour de Pâques on le croyait prêt à ressusciter à une nouvelle vie comme le Seigneur qui fut le modèle de sa vie. Le répit fut bref, le jeudi suivant, dans sa chambre d'hôpital, l'abbé Mailharro a donné sa belle âme à Dieu dans



«Lui aussitôt, laissant ses terres et son père
il Le suivit».

un dernier souffle d'amour. «Par amour pour vous, Seigneur». Ce furent ses derniers mots.

CHARLES MERLE

Charles Merle appartenait à une famille où depuis deux siècles, chaque génération a donné un ou deux prêtres à l'EGLISE.

Ses oncles les abbés Henri et Charles, avaient été élèves de Larressore, ses cousins, les Dourisboure et les Cazenave étaient à BELLOC.

Charles ne pouvait faire autrement qu'eux.

Sur les bancs du collège, Charles fut le camarade charmant, gai, serviable, avec toujours le sourire dans les yeux et sur les lèvres, il était optimiste par excellence, il semblait n'avoir jamais de souci.

Il ne fut pas un élève brillant, il lui arrivait souvent d'être gratifié du fameux tableau noir et d'être privé de la sortie du premier lundi du mois, il se consolait à la pensée que sa mère et ses deux soeurs seraient le dimanche suivant exactes au rendez-vous et qu'après avoir assisté dévotement aux vêpres elles lui apporteraient au parloir, non moins dévotement, des douceurs compensatrices.

Le séjour de Charles à Belloc a coïncidé avec les restrictions imposées par la guerre, de plus sa santé était plutôt fragile et c'est ainsi que brusquement en classe de seconde il dut interrompre ses études pour se soigner.

Il fut condamné quelque temps à l'inactivité et sa santé a dû toujours par la suite être de la part des siens l'objet de la plus grande attention.

Puis il se mit au métier de son père: cirier ou fabriquant de cierges.

C'est à ce titre qu'il était connu, je pense, dans tous les presbytères du Pays Basque et aussi, un peu du Béarn et des Landes.

Eleveur au surplus il faisait de l'apiculture à grande échelle.

A URT il a été l'honnête homme, hautement estimé de ses concitoyens.

Membre du conseil paroissial, il devint aussi, après la guerre, conseiller municipal. Elu en tête de ses colistiers, mais trop modeste pour accepter le titre de maire ou d'adjoint, il se contentait de passer au crible de son bon sens qui était très juste, toutes les idées de ses collègues et savait frapper d'un mot bref et parfois cinglant celles qui ne lui paraissaient pas acceptables. Il fut surtout pendant la terrible guerre si semeuse de misères, le conseiller et l'aide de bien des familles dans l'embarras et le besoin.

C'est le jour de la fête des mères, quatre jours après la première communion de son petit-fils qu'il avait tenu à accompagner à la sainte table que le Seigneur est venu le prendre inopinément. Il avait réussi à capter le quatrième essaim d'abeilles que ses ruches avaient produit; et puis on ne sait trop comment et pourquoi, il est tombé soudainement, chute malencontreuse qui lui rompit les vertèbres cervicales. La mort a été instantanée.

Une foule nombreuse de clients et d'amis a assisté aux obsèques de cet homme de bien dont la simplicité rayonnante et la foi chrétienne bien vivante resteront un exemple.

ABBE MARTIN IRIART BORDA

Il y a à peine quelques jours qu'il vient de succomber à l'hôpital de Bayonne après une longue et pénible maladie. Miné depuis longtemps par un mal mystérieux, sa santé était chancelante depuis plusieurs années et malgré tous les efforts et tous les soins, il avait fallu le transporter à Bayonne le jour même de la communion solennelle à HALSOU en juillet dernier.

C'était déjà trop tard et à 53 ans, l'abbé va répondre à l'appel définitif de Dieu, comme il avait répondu présent pour son service il y a 28 ans. Natif de Lasse, l'abbé Iriart Borda avait fait des études très laborieuses à Ustaritz mais se volonté obstinée et une énergie de concentration rare devait lui permettre de vaincre un à un les obstacles du sacerdoce.



Heureux les serveurs
que le maître à son arrivée
trouvera veillant.

Vicaire à Arthez, il devait réussir avec un rare bonheur dans une population apparemment si éloignée de sa mentalité, il gardera le meilleur souvenir de ses années béarnaises. C'est en 1945 qu'il est nommé curé d'Halsou, paroisse qui sera jumelée à celle de Jatxou après le départ de l'abbé Dubreuil.

Le curé fait dans ces deux paroisses un bien profond et durable. Très jeune de caractère, il a su gagner le cœur des jeunes. Sa charité était discrète, efficace, constante, donnée à tous. Il savait comprendre les âmes, formuler au moment voulu les avis, les conseils, la consolation attendue.

Mais il avait de gros soucis, les exagérait volontiers.

Tempérament nerveux, inquiet, comme un curé d'Ars, les tentations d'évasion l'effleuraient parfois. Très soucieux de perfection, l'à peu près lui répugnait en tout, que ce soit dans l'église, que ce soit dans l'attitude habituelle de ses gens. Il souffrait physiquement des négligences, des incompréhensions, il avait réussi cependant à pacifier et à unir les populations volontiers divisées. L'unanimité s'était faite autour de lui ; de compassion et de sympathie pour l'homme qui a souffert, d'ardeur et de vénération pour le prêtre, toujours sur la brèche et à la disposition de tous.

BERNARD RIBETON

Enfin, il y a quelques jours encore, nous étions aux obsèques d'un de nos jeunes anciens : Bernard Ribeton, qu'un accident de voiture a cruellement arraché à sa femme et à ses quatre enfants, à peine âgé de 38 ans.

Les hasards de la vie l'avaient éloigné de Bayonne où il était né dans une famille bien connue. Le docteur Ribeton, son père, est un ancien de Larressore. Il était actuellement à la tête d'une entreprise industrielle fort importante à LILLE. Pendant longtemps il était le représentant régional aussi avisé que cordial d'une maison de machines électroniques et c'est ainsi qu'après quelques éclipses il renoua avec nous. La solidarité entre anciens du collège n'était pas un vain mot pour lui ; il m'avait proposé d'aider d'anciens élèves en panne en leur offrant dans son entreprise des situations intéressantes. Il assiste à plusieurs de nos réunions, reconnaissant de l'éducation qu'il avait reçue. Comment ne pas évoquer ici l'une de nos dernières conversations : « Je n'ai pas été un brillant élève, me disait-il, mais vous voyez bien que je n'ai pas mal réussi. » Il me mettait en garde contre les jugements trop prématurés sur nos élèves. Et encore : « Vous ne m'avez pas donné le bachot mais vous m'avez donné quelque chose de mieux... un quelque chose d'indefinissable... Qui s'était un peu endormi en moi, vous me le pardonnerez, mais qui me fait aujourd'hui revenir volontiers dans une maison où j'ai souvent râlé mais à laquelle m'attachait les liens que je sens de plus en plus fort. »

« CE QUELQUE CHOSE D'INDEFINISSABLE »

Il n'est pas question pour moi, en terminant de le préciser d'avance... Gardons lui son mystère en chacun de nous...

Et sans doute est-il fait d'admiration et de vénération pour nos anciens maîtres, d'attachement quasi viscéral à ce merveilleux creuset dans lequel leurs mains puissantes et rudes nous ont purifiés et forgés...

Il est fait aussi et nous le voulons de plus en plus, de cette solidarité, de cette amitié très spéciale qui nous lie les uns aux autres. Nous les anciens, ne sommes-nous pas le même pain cuit dans le même four.

Nous ne pouvons que souhaiter en terminant que ce sentiment indéfinissable vive ou revive en nous toujours plus fort, et que, plus qu'un pieux souvenir il soit une joie et un soutien pour nous dans notre vie présente et s'il le fallait pour certains d'entre nous le ressort de tous les redressements et comme de petites lumières qui montrent le chemin du père qui nous attend tous au terme de notre randonnée terrestre.

« Car heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. »

Beati qui in Domino moriuntur.



MONSIEUR LE SUPERIEUR

Après avoir salué chaleureusement les présents et excusé quelques absents, Mr. le Supérieur présente le premier orateur du jour, le Docteur Pina, tel, « un médecin qui exerce son métier comme un sacerdoce, un de nos apôtres laïcs qui nous fait grand honneur dans une contrée voisine, dans ces Landes où nous avons envoyé, pas seulement un évêque éminent, mais aussi des prêtres et bien des laïcs de valeur. »

A propos du second, ayant décrit avec humour la situation désespérée où il se trouvait il y a quelques jours à peine, il déclare : « Et puis, soudain, llsant les noms des anciens inscrits pour la réunion, comme un trait de lumière... un nom qui évoque l'incarnation de la gentillesse et du dévouement... de sa mission africaine il est venu pour se reposer et refaire des forces usées par le travail apostolique. Tant pis ! j'ai comme un remords, mais je lui lance un S.O.S. Il se débat comme un oiseau pris au piège... « Si vous pouvez vous passer de moi... mais s'il le fallait... Ecrivez moi pour m'annoncer ma libération ou... ma condamnation J'ai eu la cruauté de répondre : je vous condamne. Le nom de la victime ? Le cher Père Castanchoa. »

Après avoir remercié les toasteurs, M. le Supérieur tient à adresser son souvenir reconnaissant à deux professeurs très chers qui nous quittent et qu'il considère comme « l'administration diocésaine nous arrache du cœur. »

« M. l'abbé Iratchet, nouveau curé des Aldudes, qui pendant vingt ans a fait ici un bien immense, non seulement comme professeur, mais comme éducateur, directeur spirituel, guide, appui et lumière de tant de jeunes et de tant de vocations, avec tant de bonté, de patience. Toujours le sourire aux lèvres et l'amitié dans le cœur. »

Et Mr. l'abbé Garat « qui a été pendant six ans notre économe, le trésorier de notre association, pour moi un collaborateur délicat, intelligent et avisé »

Et il souhaite la bienvenue la plus cordiale aux nouveaux qui les remplacent « Puissent-ils parmi nous d'abord se plaire et puis, suivant l'exemple de ceux qui nous quittent, être au milieu de nous les facteurs de paix et d'amitié. Nous leur offrons la notre de tout cœur. »

DOCTEUR PINATEL

Je me levais une première fois il y a vingt ans, et le fait de vous adresser à nouveau quelques mots est pour moi une grande joie. C'est même une triple joie. Oh! ne cherchez pas à deviner pourquoi. Très vite vous aurez compris le sens de cette trinité qui, celle-là, est sans mystère.

— le premier terme, vous en saisissez l'évidence, est le plaisir pour un ancien de votre comité de reprendre contact avec vous tous dans ces rencontres où règne une atmosphère de cordialité, d'amitié, de fraternité. Tout comme un accumulateur électrique, la nature humaine a besoin périodiquement de se recharger dans un bain de Jouvence. Je vous félicite de votre présence, et je veux être l'interprète de votre bureau en vous exprimant notre joie de vous revoir chaque année ici avec la fidélité de l'hirondelle.

— le second terme est plus complexe: c'est une sensation de résurrection. Vous savez qu'à Marseille on fait parfois voter des morts, ici on fait parler un mort, plus qu'un mort, un retraité, c'est-à-dire quelqu'un qui vit aux crochets de ses semblables. Je pensais depuis quelques jours en avoir fini avec les manifestations oratoires et me reposer, serein, dans la tombe. Mais j'avais compté sans l'autorité souriante de Monsieur le Supérieur, autorité souriante jointe au charme et à la séduction qui émanent de sa personne. Oui, Monsieur le Supérieur, je n'ai pu échapper à la règle générale qui veut que vous séduisiez tous ceux qui vous approchent par les qualités exceptionnelles de votre intelligence, et, permettez-moi d'ajouter, aussi par vos qualités de coeur. Certes Monsieur le Supérieur n'est pas le Christ, et je ne suis pas Lazare, mais j'ai répondu spontanément à ce nouveau «Surge et Ambula», et ressusciter dans ces conditions pour revenir à la fraîcheur des sources, ce n'est certes pas désagréable.

— J'en arrive au troisième volet de mon tryptique = je l'ai gardé pour la bonne bouche, je serai un peu plus long = c'est encore une joie de dire publiquement un hymne de reconnaissance à mes Maîtres, après avoir, pour sacrifier à la tradition, évoqué quelques vieux souvenirs qui émergent du fond de mon subconscient. J'ai devant moi un auditoire très sympathique, mais à forte majorité juvénile, aussi je crains que mes paroles n'aient pas la résonnance voulue, car chaque génération possède sa longueur d'onde propre.

* * *

C'est en 1905, il y a juste 60 ans, que je faisais mon entrée à LARRESSORE avec Pierre DIESSE, Alfred ETCHEVERRY, JAURETCHÉ, MINJONNET et quelques autres, dont certains ont été fauchés en pleine jeunesse par la guerre de 1914.

Soit dit en passant, ce n'était pas encore l'époque de l'énergie nucléaire, des automobiles, des bikinis, et des pilules polyvitaminées, mais l'époque dite «belle» de la vapeur, des fiacres, des voilettes et des bons diners à vingt-cinq sous, mais aussi triste époque qui divisait les Français, époque Dreyfusarde et Combiste. A Bellocq, très vite, surtout depuis la seconde, je formais avec LOMPAGEU, LASSEGUETTE et ITHURRIAGUE, un bloc homogène, ce qu'on appelle de nos jours «un gang». On nous appelait d'ailleurs les trois Mousquetaires, dont j'aurais été, mais je m'en suis toujours défendu, l'éminence grise. Dans l'allée de la Vierge que beaucoup d'entre vous connaissent, simulant les Péripatéticiens nous marchions en pensant, ou nous pensions en marchant, ce qui semble démontrer que la marche favorise la spéculation et que les pieds, si j'ose dire, sont après le cerveau les meilleurs instruments de la pensée. C'est là que nous complotions, sans jamais dévoiler nos batteries. Il est un postulat de morale scolaire, solidement établi, bien qu'il ne figure ni dans le Décalogue ni dans la Loi des Douze Tables, ni dans le règlement de la Maison. «On ne moucharde jamais un camarade, même devant une pu-

niton collective». C'est la loi du secret, c'est la loi du milieu. Cet axiome est tenu pour une donnée primitive de la conscience.

Devant égrener quelques souvenirs d'antan, je suis bien obligé de parler de mes chers camarades décédés.

— LOMPAGEU, mon rival à la pelote, et qui fut plus de trente ans professeur d'Espagnol, répugnait au latin et harcelait constamment le logicien, CANTON, de questions inédites = Pourquoi les Romains n'avaient pas appris le français, pourquoi César ne l'avait pas appris pendant son séjour en Gaule? etc... etc... Un certain jour, la colère de l'hypernerveux Canton fut à son comble. Tout le monde sait que le Cardinal Richelieu, sans doute pour témoigner son amour et son attachement à son Roi, avait fait peindre dans sa salle à manger trois fleurs de lys au naturel avec au dessous la devise «Sola mihi redolent», c'est-à-dire «Seule, leur senteur m'est agréable». Mais LOMPAGEU, feignant de croire qu'il s'agissait d'une observation du grand ministre à son officier de bouche, donna la traduction suivante: «les soles me donnent des renvois». Vous parlez le latin à la manière de Scarron, dit Canton; et Lompagueu, imperturbable, devenu logicien à son tour, de répondre: «j'attends la traduction officielle, à chacun sa fonction. L'élève par droit et par coutume produit le non sens, au professeur le devoir de ramener le bon sens».

— Quant à LASSEGUETTE, il avait déjà l'âme d'un Colonial, lui qui passa presque toute son existence dans l'ex-Congo Belge.

A l'étude nous avions transformé son casier en Centre d'Élevage de cerfs-volants et de vers à soie. Les mouches aussi nous fournissaient leur involontaire collaboration pour des actes de dissipation précis. La recette est simple = pour opérer il suffit de disposer d'une mouche et d'un petit carré de papier, de celui-ci vous vrillez l'un des angles en une pointe aiguë, puis vous étant rendu maître d'une malheureuse bestiole, vous introduisez dans la région anale d'ycelle la pointe aiguë. Rendez la liberté à votre victime, elle s'envolera lentement, telle un hélicoptère, et de pupitre en pupitre on la fera atterrir avec sa remorque sur la chaire de Valentin Lesgards. Ce dernier se contente de sourire et réunit le soir dans sa chambre tous les complices de l'exploit pour faire «cul sec» autour d'un litre de blanc.

Quand j'appris qu'il était condamné à brève échéance, j'accourus des Landes dans sa cure de Saint-Michel. Par déformation professionnelle, j'avancai un pieux mensonge. Son oeil de vieux chasseur s'illumina, et il me dit: «Maurice, tu voudrais toujours continuer à me c..., je sais très bien que la médecine naquit un jour avec un frère jumeau, le charlatanisme», et le lendemain cet octogénaire, le chapelet à la main, vit venir la mort sans frémir, avec la fatigue du lutteur vaincu, la philosophie du sage, et la conscience du parfait chrétien. Chapeau bas devant de tels départs!

— ITHURRIAGUE, le roi de la farce, est devenu professeur de lettres très apprécié. Il a soutenu à la Sorbonne une brillante thèse de Doctorat-ès-Lettres sur «Dieu et l'âme immortelle dans Platon». Mais tout jeune, ayant le sens de l'humour, il se plaisait à faire en classe les réponses les plus fantaisistes, pendant les cours de Français en seconde de Monsieur Etcheverry Michel. Ce dernier nous faisait faire de la véritable gymnastique intellectuelle; par exemple, en cinq minutes = commentez cette maxime de Laroche foucauld, développez cette pensée de Pascal, expliquez ce jugement de La Bruyère, ou encore que trouvez-vous de normand dans le génie de Corneille? Rappelez-vous, nous disait-il, que l'art d'écrire se ramène à une question de densité. Il faut toujours chercher à condenser la pensée centrale en une formule originales, pleine et sans bavure. Chez le bon écrivain comme chez le bon chasseur, la phrase fait balle, la balle fait mouche, etc...

Un jour Monsieur Etcheverry nous dit = vous allez me développer rapidement les deux mots que je trouve dans le titre IV de l'Écclésiaste, «VOE SOLI», et surtout tachez d'extraire de cette phrase la goutte de poésie qu'elle contient. ITHURRIAGUE me lança un coup d'oeil, et je

me dis «encore une calembredaine». Voici la copie d'ITHURRIAGUE: «Donc, s'il est vrai que sur la terre on ne peut être heureux qu'après avoir connu le bonheur d'être deux, l'être le plus à plaindre, dans la nature entière, c'est le ver solitaire». Etcheverry arpenta la classe, crispa son front, et dit simplement: «Ce n'est même pas un style de gazette». Brave Etcheverry! Je rencontrais cet érudit tout à fait par hasard en 1916, dans une ruelle de Monastir; il était à la recherche de graffiti = on s'est jeté dans les bras l'un de l'autre...

— Il ne faudrait pas parler du quatrième larron, du haïssable moi. Aujourd'hui un élève indolent peut faire accréditer auprès des professeurs les circonstances atténuantes de la croissance, des végétations nasales, ou l'insuffisance d'une glande à la mode. C'était plus difficile autrefois. N'ayant pas le feu sacré pour le travail et voulant surtout passer inaperçu, j'avais fait dans ma petite cervelle un raisonnement qui a sa valeur. Je me suis dit que les derniers d'une classe sont toujours très utiles, car ils protègent les derrières des avant-derniers. La queue du troupeau est seule menacée par la dent du chien du berger, et les autres moutons ne se pressent que par une lente contagion. Aussi, ne voulant pas occuper l'extrême arrière-garde, et m'étant assuré que les dernières places étaient tenues par de plus négligents que moi, je me suis, pendant tout le cycle secondaire, installé confortablement dans la médiocrité d'une activité ralentie. Voici cependant ma dernière espièglerie = elle se situe la veille de mon départ à Toulouse pour affronter l'oral de Philosophie. J'étais absolument nul en chimie: je ne savais même pas distinguer une base d'un sel; aujourd'hui non plus d'ailleurs. Heureusement Vergez, le terre-neuve des candidats entre l'écrit et l'oral, nous donnait, mais clandestinement, des notions élémentaires de physique et de chimie. Disons à notre décharge qu'en tout et pour tout nous avions assisté dans l'année à un seul cours de travaux pratiques dans une pièce baptisée pompeusement «Laboratoire». Passant donc devant ce fameux laboratoire, je vis affichée sur la porte d'entrée verrouillée à double tour, une pancarte avec une inscription en caractères gras «Ici Monsieur Passicot apprend la Chimie». Prenant mon crayon je soulignais par trois fois le mot «apprend», et j'ajoutais en dessous en post-scriptum «Il fait très bien, car il ne la sait pas». Hélas, comble de malchance, je fus surpris par Vergez. J'ai toujours ignoré ce qu'il en a pensé, mais il m'a dit simplement: «Monsieur Pinatel, j'espère que demain vous serez un ancien élève; par ailleurs nous sommes compatriotes; je joue donc fair play; je ne soulèverai pas le lièvre, et je resterai muet comme un lapin».

* * *

De tout temps on a classé les professeurs en trois catégories: nous aussi nous avions les anciens, les moyens, et les jeunes. Parmi les anciens je peux citer Laurent HIRIGOYEN, HIRIART-URUTY, LARRALDE, CARRICAR. En langage moderne on les appellerait des P. P. H.

Parmi les moyens et qui n'avaient pas encore la quarantaine, nous avions rangé les GARAT, ETCHEVERRY, CANTON, AMESTOY.

Et parmi les jeunes, ceux de la dernière couvée et qui avaient à peine dix à douze ans de plus que nous, nous avions LESGARDS, VERCEZ, et nous avons toujours, car il est resté toujours jeune, Théodore HARISMENDY.

Tous chapeautés par une autorité de tutelle, non un administrateur, mais par un véritable Père à la figure prométhéenne, au cœur d'or sous une écorce rude, le grand ABBADIE. Cette altière silhouette du «Chêne de Beyrie» a disparu de notre horizon et est passée dans la légende.

Je dois un hommage collectif à tous les Maîtres. Chaque année nous écoutons dans le recueillement des portraits sincères, parfois sévères, de nos professeurs. On reconnaît leurs qualités, mais on connaît aussi leurs travers et leurs petites histoires. On se permet, gentiment d'ailleurs, de les égratigner, de les railler, sous le vêtement de l'anecdote.

La boutade et l'humour excellent chez ceux qui ont le don de camper les personnages et de nous les faire revivre. Et ces croquis, ces documents-miniatures, nous servent souvent soit de lunettes, soit de miroir.

Personnellement que puis-je donc vous dire sur eux que vous ne sachiez déjà? Comme dit Bossuet, quand Dieu forma les entrailles et le cœur du Maître, il y mit l'indulgence. C'est pourquoi, pendant mon long internat, j'ai toujours rencontré à chaque pas l'indulgence vraie, celle qui sait en temps opportun ne pas voir un abus, ne pas le souligner, le pardonner en l'excusant. Toutefois, par suite de mon tempérament entier, certains professeurs me paraissaient durs et ne captèrent pas ma confiance. Mais les jugements d'enfants se redressent d'eux-mêmes. L'homme mûr, en remuant ses souvenirs de collège, ne manque pas d'instruire une seconde fois le procès des personnages qui en ont occupé la scène. Il scrute alors le dossier avec un oeil moins complexé, plus averti, plus perçant. Et il me faut reconnaître que tous les professeurs, même ceux qui n'avaient pas eu ma sympathie initiale, ont gagné le procès en appel. Et, peut-être à choisir, ne vaut-il pas mieux gagner en appel qu'en première instance? Moi-même qui fus un élève tout juste passable, j'ai bénéficié d'une éducation à retardement. Et alors, je pose la question: dans une existence d'homme, le vieux collège étant souvent considéré comme le phare des jours de tempête, le meilleur de l'action du Maître sur l'élève ne serait-il pas à retardement?

Ces professeurs, après l'indulgence, avaient encore une autre qualité = ils n'usaient jamais de la contrainte brutale. Nous n'étions plus au temps de Montaigne où le paquet de verges faisait partie du mobilier du Magister. Ces professeurs savaient tout dire, tout faire, et tout obtenir avec des regards, car tous ils savaient regarder, chacun avec la psychologie inhérente à sa personnalité propre. Je cite au hasard = c'était le regard inquisiteur et paternel à la fois d'un Lassalle qui pourchasse un élève à son insu et l'oblige à travailler; c'était le regard concentré et magnétiseur d'un Garat qui vrille une explication dans la cervelle peu réceptif d'un enfant; c'est le regard triomphant et satisfait d'un Etcheverry qui a vu dans un oeil plutôt éteint s'allumer la petite flamme de l'intelligence et qui l'encourage à monter; c'est encore le regard angélique et désolé d'un Amestoy qui a surpris une gaminerie et qui économise une remontrance sans interrompre sa leçon; c'est enfin le regard humide et plein de tendresse d'un Hiriart Macola qui poursuit une âme sous la paupière et qui l'atteint. Ce dernier — et mon vieil ami Borotra l'a très bien rappelé récemment — joua un rôle précieux dans ces cellules individuelles des grands adolescents déjà mordus par le respect humain, ou dont le caractère réagissait par trop à des transformations psychophysiques. Brûlant d'apostolat, il fut l'un des meilleurs parmi les conducteurs d'âmes, les fignoleurs de conscience, les affineurs de sentiments. Mes chers amis, reconnaissons que cela est plus beau et plus méritoire que d'enseigner les propriétés des racines algébriques ou les vertus des chlorates!

— Bref, pour nous résumer, nous constatons, avec le recul du temps, que tous nos professeurs, loin de confier le cours de morale au premier sous-topaze venu, ont été préposés à la plus inquiétante des révolutions, celle de faire en sept ou huit ans d'un agrégat de cellules et d'instincts une personne humaine définitive, et d'un gamin crédule et souple un homme soulé de raison nouvelle. Que de doigté, d'expérience et d'autorité morale, ne faut-il pas dans un tel poste d'aiguillage! Certes, le diocèse sélectionne l'élite de son clergé et dépense généreusement son capital de substance grise pour ces besognes absorbantes du rudiment. Que de choses on pourrait encore dire là-dessus, si la vertu offusquait moins, intéressait davantage, et si, depuis l'Evangile, elle n'avait pas pour consigne de se taire et de se cacher!

Mais avant de m'asseoir, je veux m'adresser aux jeunes. Il y a une dizaine d'années, en 1955, quelques jours avant sa mort, Theillard de Chardin, ce prêtre-scientifique qui ne recherchait que la convergence de la Science et de la Foi, qui ne connut ni les cosmonautes ni le Concile, mais qui travailla pour eux, écrivait ceci: «A toutes les époques de son

évolution, l'homme a cru qu'il était à un tournant de son histoire!» Si tant est que les guerres puissent, hélas, représenter des tournants de l'histoire du monde, on peut dire que la dernière avec Hiroshima fut un de ceux-là. Et vous autres, nés ou grandis dans un pareil moment, vous ne pouvez porter que la marque de l'ère de la fusée et de l'atome. Déjà Bergson lui-même, ce philosophe de l'intuition, dans le dernier chapitre de son dernier livre, réclamait un supplément d'âme pour une humanité pourvue d'un supplément de forces. Nous connaissons tous le magasin où se trouve ce supplément d'âme. Il vous faut donc avoir le courage de voir la réalité en face. Un effort d'adaptation aux idées nouvelles, à l'humanisme des temps nouveaux, est manifeste dans tous les domaines. Heureusement que sur le plan moral, celui qui nous intéresse au premier chef, grâce à la profonde orientation que le Pape entend donner à Vatican II, nous pouvons envisager l'avenir avec confiance. De plus, le corps professoral actuel de cet Etablissement, comme d'ailleurs dans le passé, possède une qualité essentielle dans les temps incertains que nous vivons: la lucidité. La lucidité d'existence dans un univers qui nous écrase et nous dépasse; la lucidité sociale dans le contexte spécifique qui nous entraîne; la lucidité personnelle dans l'identification que nous faisons de nous-même; la lucidité du cœur, la lucidité de l'esprit, et surtout la lucidité de la foi. Et ainsi, Ustaritz, tel qu'il est et tel qu'il doit rester, ne périra pas.

* * *

Mais je veux m'arrêter en m'excusant d'avoir été un peu touche-à-tout; c'est un des travers des disciples d'Hippocrate; on nous trouve dans tous les carrefours, et mon patron, St-Luc, faisait déjà partie des quatre Evangélistes. Et après m'être égaré dans les considérations plus ou moins lointaines et éthérées, je cherche un point de chute. Cesera une des trois collines qui d'ailleurs n'en font qu'une = LARRESSORE, l'ancêtre, l'aieule «l'amatchi» comme on dit chez nous; BELLOCQ, ce nid d'aigle qui abrita pendant vingt ans une fille exilée; USTARITZ, vaisseau majestueux dominant la verte vallée avec au gouvernail un St-François-Xavier. Trois collines, trois générations, trois époques, mais un seul esprit, une seule âme, une seule ambiance. C'est une ambiance, Monsieur le Supérieur l'a souigné ce matin, qui ne peut ni se décrire, ni s'analyser. Elle se hume, elle se respire, elle nous imprègne; aussi nous la ressentons tous et à tous les âges, car ce n'est ni conte, ni fabulation, mais stricte vérité.

R. P. CASTANCHOA

Il a fallu l'insistance de M. le Supérieur pour me faire endosser, ces jours derniers, le redoutable honneur de parler aujourd'hui devant vous. L'insistance et —vous me permettrez d'avance d'y compter— l'assurance que l'auditoire ne sera pas méchant! «Nous serons indulgent, m'écrivait Mr le Supérieur. Un missionnaire est a priori sympathique.»

Je ne sais si vous êtes du même avis... En tous cas, votre indulgence, oui vraiment j'en ai besoin. Revenu de Côte d'Ivoire fin juin dernier sans autres papiers que les pièces exigées par les différents contrôles, policiers, sanitaires ou douaniers, d'un port de débarquement, je n'ai même pas la ressource de consulter quelques vieux livres de classe, ou carnets à moitié déchirés, ou cahiers jaunés datant des années, déjà lointaines de ma jeunesse... studieuse (et folle!), précieux documents qu'on aime garder au fond d'une malle ou dans quelque tiroir de meuble, pour retrouver, à l'occasion, de vieux souvenirs.

Ils m'auraient sûrement quelque peu inspiré. Ainsi telle page du «Précis de littérature» de Des Granges portant des annotations au crayon;

une tête de Voltaire outrageusement barbouillée et noircie, flanquée de cette épitaphe vengeresse: M. de Voltaire, fils de Satan. Ainsi telle autre page où, à côté de l'appréciation de l'auteur: «Corneille est un de nos plus grands écrivains en vers, et peut-être le plus grand», l'élève d'alors avait ajouté: «Aïe»... facilement! Ou bien enfin des feuillets branlants d'un carnet où ont été religieusement consignés de larges extraits d'un poète préféré.

Tout cela sans doute aurait suffi pour rappeler nos enthousiasmes comme nos condamnations sans appel de jeunes, fidèles échos de l'enseignement de nos maîtres. Et nos aurions pu voir surgir devant nous quelques unes de ces belles figures d'éducateurs qui ont marqué nos années de Belloc ou d'Ustaritz.

Notre professeur de seconde de Belloc, par exemple, un Mr Eliçagaray, s'évertuant —sans peut-être trop se fatiguer!— à nous faire partager son admiration pour le Grand Siècle et son dédain pour le siècle «des lumières» et encore plus pour le «stupide 19e siècle». Un Mr Canton et un Mr Etcheverry, nos professeurs de Rhéto à Ustaritz, tous deux passionnés de Lettres. L'un nous inspirait l'amour des grands classiques mais je crois, sans sectarisme d'aucune sorte. Il savait aussi bien nous faire apprécier et admirer à leur juste valeur même les autres auteurs, dès lors qu'il y trouvait une belle pensée, une résonance humaine.

Mr Etcheverry, Kichker disions-nous familièrement, lui, ne réussissait pas toujours à nous insuffler son enthousiasme pour les discours de Démosthène ou les tragédies d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide. Mais comme nous l'admirions tout de même lorsque, l'air inspiré, les yeux mi-clos, les mâchoires à moitié contractées, il nous débitait par cœur, en grec moderne, des tirades entières de ses auteurs préférés!

Personnellement, je l'avoue, je l'aimais beaucoup plus lorsque, sous le prétexte d'un thème à rédiger en latin ou en espagnol, ou encore d'une composition en vers latins, il nous proposait de beaux textes sur le Pays Basque ou des poèmes nostalgiques sur le thème de la patrie ou de la famille.

Je le revois encore en train de nous dicter, tout en regardant vers les hauteurs de Jatrou —ce qui, bien sûr, me le rendait doublement sympathique— un poème intitulé «Pélerinage au Pays Natal», poème dont quelques vers chantent encore à mon oreille:

*«Tant que ce petit coin de terre sera là,
Mère, où ta vie heureuse autrefois s'écoula,
Où tu vécus enfant et rêva jeune fille;
Tant que subsisteront le mur bas, l'humble grille,
La maison blanche où ton front candide a pensé,
Les odorants tilleuls, le vieux puits enlacé
Par l'étreinte amoureuse et vivace du lierre...
Vers ces derniers témoins du souvenir sacré
Vers ta chaste demeure, o mère, je viendrai...»*

Mais à quoi bon revenir une fois de plus vers le passé? Tout a été dit certainement, au cours des repas d'anciens élèves, sur ces admirables prêtres-éducateurs qui ont formé tant de générations de prêtres et de laïques à Larressore, Belloc et Ustaritz. Travers et manies de professeurs, farces d'élèves, menus incidents ou tragiques aventures du royaume liliputien, ont trouvé leurs chœurs inspirés. Oui, tout a été évoqué, typé, encadré ou exalté, et cela sur tous les modes et sur tous les tons allant du grave au plaisant, du sérieux au burlesque...

Je n'essaie donc pas de rivaliser avec mes illustres prédécesseurs. Qu'il me soit permis plutôt de dire ce que ma vocation missionnaire doit à Belloc, et en terminant de hasarder, peut-être, une suggestion.

Dieu merci ! Larressore, Belloc, Ustaritz ont donné de tout temps des sujets aux missions. Les congrégations missionnaires, qu'il s'agisse des Missions Etrangères, des Spiritains, des Pères Blancs, des Oblats ou des Missions Africaines de Lyon, peuvent s'honorer de compter parmi leurs membres de nombreux anciens élèves.

Pour moi, c'est à une circonstance tout-à-fait fortuite que je dois mon entrée dans les Missions de Lyon. C'était à la fin de ma Quatrième à Belloc. Un de mes camarades, Joseph Héguy d'Ossès, se dirigeait à la fin de ses humanités vers un noviciat que les Missions Africaines ont à Chanly en Belgique. Je ne le connaissais que très peu, comme un élève de la section des Petits pouvait connaître, à l'époque, un aîné de la section des Grands. Était-ce crainte révérentielle due à la fameuse barrière séparant les deux sections, était-ce timidité de ma part ? Je crois bien que je ne lui avais jamais adressé la parole. Mais nous avions un ami commun : Bernard In-soussarry. Et par lui j'appris l'année suivante l'adresse du mystérieux noviciat. Du coup ce fut l'origine d'une correspondance suivie entre Héguy et moi. L'échange de lettres devait se terminer quatre ou cinq ans plus tard lorsqu'à mon tour, après une année au grand séminaire de Bayonne, je me décidai à franchir les murs austères du 150 Cours Gambetta de Lyon.

Maintenant Héguy, n'est plus de ce monde, pas plus que Bernard In-soussarry. Tous les deux rappelés à la Maison du Père. Peut-être me faciliteront-ils un jour l'entrée de cette maison, après m'avoir une première fois aidé à trouver quel était, dans son champ terrestre, la portion de sillon que la Père me destinait.

Ce champ du Père de famille, qui est aux dimensions mêmes, c'est à Belloc que je dois d'avoir commencé à le connaître. La pensée des missions nous était certes familière. Livres et revues missionnaires, visites et conférences de Pères barbus, exhortations pieuses et intentions de prières orientaient souvent notre pensée et nos projets d'avenir vers la Chine, l'Afrique ou quelque autre pays sauvage, comme on disait alors. Qui ne se souvient de cet ouvrage du Père Huc « Voyage à travers la Chine, le Thibet, la Tartarie » (et autres lieux barbares !), qu'on nous lisait au réfectoire à longueur de repas... ?

Dans nos rêves missionnaires d'alors, il y avait — c'est certain ! — un brin de romantisme, besoin d'aventures ou désir d'évasion, et pas mal d'illusions. Mais « aucun », ancien, actuellement missionnaire, ne m'en voudra, je crois, si je déclare tout haut : merci à Belloc, merci à Ustaritz d'avoir entretenu en nous ces quelques « illusions » qui nous étaient nécessaires pour prendre notre départ dans la vie missionnaire. Et merci en tous cas à ce petit séminaire de garder toujours cette ouverture aux missions, cet esprit qu'il doit à son illustre patron : François de Xavier et Jassu.

Plus tard j'ai réalisé mieux quels problèmes se posent dans ce champ, pour lequel il a été dit — c'est même parole d'Évangile — que « la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux ! » Et précisément j'ai compris que c'est cela le problème sans doute le plus angoissant de l'heure actuelle, par exemple pour certaines régions de l'Afrique Noire. Bien sûr, la fin d'un repas comme celui-ci n'est pas des plus indiqués pour des propos trop sérieux.

Mais laissez-moi tout de même citer deux ou trois « cas » parmi ceux qu'il m'a été donné de voir de mes yeux au cours de ces trois dernières années au diocèse de Gagnoa en Côte d'Ivoire.

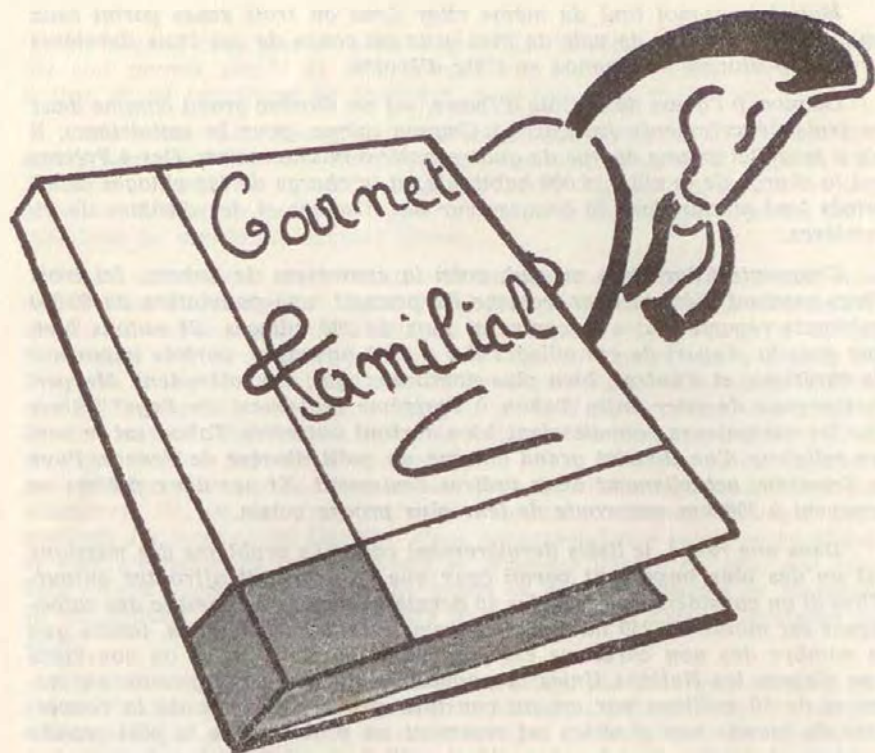
Gagnoa, à l'ouest de la Côte d'Ivoire, est un diocèse grand comme deux ou trois départements français. A Gagnoa même, pour le « ministère », il n'y a jusqu'ici qu'une équipe de quatre prêtres-missionnaires. Ces 4 Prêtres ont la charge de la ville, 25.000 habitants, et la charge de 110 villages disséminés tout autour dans la brousse sur des dizaines et des dizaines de kilomètres.

Cinquante kilomètres au sud, voici la « paroisse » de Lakota. Ici trois Pères essaient d'évangéliser, comme ils peuvent, une population de 60.000 habitants répartis entre le centre et plus de 200 villages. Et notons bien que dans la plupart de ces villages il y a déjà un noyau, parfois important de chrétiens, et d'autres, bien plus nombreux, qui, eux, attendent. Me permettez-vous de citer enfin Tabou à l'extrême Sud-Ouest du Pays ? Tabou que les navigateurs connaissaient bien surtout autrefois. Tabou est le centre religieux d'un district grand comme un petit diocèse de France. Pour le desservir, actuellement deux prêtres seulement. Et ces deux prêtres se trouvent à 300 km. par route de leur plus proche voisin.

Dans une revue, je lisais dernièrement ceci : « Le problème des missions est un des plus importants parmi ceux que l'Eglise doit affronter aujourd'hui. Si on considère que dans les 80 dernières années, le nombre des catholiques est monté de 250 millions à un peu plus de 500 millions, tandis que le nombre des non chrétiens est passé d'un milliard, et si on considère que d'après les Nations Unies la population du monde augmente en moyenne de 50 millions par an, on constate que le problème de la conversion du monde non chrétien est vraiment un problème de la plus grande urgence et de plus grande nécessité et qu'il demande un plan d'action immédiat. »

L'auteur disait encore ceci : « Les missions ont un immense besoin de personnel. Seulement 5% des prêtres du monde entier sont missionnaires. Eh bien, ajoutait-il, que penser d'une armée qui, en temps de guerre, garderait 95% de son effectif à l'arrière et 5% seulement des hommes au front ? »

Chers amis, rassurez-vous ! Mon intention n'est pas de vous embarquer tous vers le front, vers les missions... Simplement j'ai tenu — puisque l'occasion m'en était offerte — à vous faire part de cette préoccupation qui à l'heure actuelle semble un des soucis majeurs de l'Eglise. L'Évangélisation du monde ne peut plus, ne doit plus être l'affaire de quelques spécialistes plus ou moins originaux, mais elle doit devenir l'œuvre de l'Eglise tout entière. Puisque par son baptême tout chrétien fait partie de cette Eglise, nous souhaiterons — et ce vœu sera en même temps ma timide suggestion finale — que tout chrétien se sente vraiment concerné par le problème actuel des missions, répondant ainsi, chacun à sa manière, à l'appel que lançait récemment le pape Paul VI : « Que chaque chrétien devienne missionnaire en esprit et en acte. »



ORDINATIONS

Paul SARCOU
Jean-Pierre CACHENAUT.
Bernard AMESTOY
René PECASTAINGS, bénédictin de Belloc

*Vous offrirez, Seigneur, à votre Père
Le sacrifice ébauché par nos mains...*

MARIAGES

Michel OSPITAL avec Melle Marcelle Dupe
Ramon LABAYEN avec Melle Clotilde Olan
Carlito LAFITTE avec Melle Elizabeth Serebechere
Jean-Gabriel BERNARD-CUISINIER avec Monique Penichou
Dominique RAYNAUD de PRIGNY avec Melle Colette Mossaz
Christian HARAMBURU avec Melle Françoise de Cassany de Mazet
Melle Dominique TAPIE, soeur de Philippe, avec Mr Bruno Compagnon
Yannick AHANO avec Melle Michèle Pouderoux

Alain NICOLAZO de BARMON avec Melle Paule de Faydit de Terssac
Jean LATOUR avec Melle Anne-Marie Draud
Charles ETCHART avec Melle Denise Gassuan
Jacques NOBLIA avec Melle Michèle Mayer
Jean-Pierre DUCASSOU avec Melle Nicole Rabat
Charles DARNEZ avec Melle Colette Dinant
Jean BOUTAUD de la COMBE avec Melle Marie Gain

*Quitte la rose, prends le souci,
Quitte la rose du jardin,
Prends le souci de la maison.*

NAISSANCES

Isabelle INDABURU-COUVREUR, fille de René
Marilys HILLOTTE, fille de Joseph
Maylis DELFOUR, 3e enfant d'Emmanuel
Sophie de RAVIGNAN, 2e enfant d'Arnaud
Usoa de YNCHAUSTI, 2e enfant de Jokn
Hélène GRENET, 2e enfant de Jean
Thierry SAMARA, fils de Gérard
Bernadette IRIGOYEN, fille d'Auguste
Xavier CAPDEVILLE, fils de Philippe
Sophie SAUVAGE, fille de Dominique
Stéphane BREGUET, fils de Bernard
Philippe MENDIBURU, 3e enfant du docteur Robert
Didier GABRIELLI, fils de Jean
Marie-Christine MARQUINE, fils de Michel
Marc LAMAGNERE, 2e fils de Bernard
Maria DESTOUESSE-COLMANT, fille de Jacques
François ARHETZ, fils d'Emmanuel

Qu'ils grandissent en âge et en sagesse.

DECES

M. Pierre DESPREAUX de SAINT-SAUVEUR, ancien élève, père de Robert
M. Michel GAZTAMBIDE, père des abbés Antoine et François
M. LABAYEN, père de l'abbé Léon
M. LAGRENADE, frère de l'abbé Saint-Martin
M. AGUIRRE, père de Jean, Pierre
M. BIDEgain, frère de l'abbé Ernest
M. BRANQUET, père de Gabriel
M. Henry MERCADIER de MADEILLAN, ancien élève
Mme LAGARDE, grand-mère des frères Duboscq
M. BADIE, père de Charles et d'Hector

Mme Moreau, mère des abbés Roland et Yves
 Melle Hirigoyen, fille d'Emile
 M. l'abbé Henri GIMON, ancien élève
 Soeur Léontia, soeur du chanoine Aguerre
 M. GEY, grand père de Jacques Borotra
 M. l'abbé J. B. Joseph NARTUS, ancien professeur
 M. SORHOUE, père de l'abbé Jean
 M. ETCHEGOYEN, frère de l'abbé Jacques
 Mme ESPIL, mère de Pierre
 M. Jean BIDEGAIN, père de l'abbé Ernest
 M. QUANTIN, frère de Thierry
 M. l'abbé Etienne SAGARZAZU, ancien élève
 Mme GOSTERRATXU, mère des abbés Michel et Joseph
 M. Pierre CHORIBIT, ancien élève
 M. Jean LAUGIER, ancien élève
 Melle ETCHEGARAY, soeur de l'abbé Pierre
 Mme de VIOLET, grand'mère de Gilles et Philippe
 Mme LAMAGDELAINE, femme de Jean
 M. PEANT, père de Dominique
 M. SAINT-ESTEBEN, père de Robert
 Mme Louis EVADE, grand'mère de Jean
 Mme SUHIT, mère de l'abbé Jean
 Mme HIRIART-URRUTY, mère de Jean et André
 M. Pierre BERTERRETCHÉ, ancien élève
 Mme DECHA, mère de l'abbé Paul
 M. le chanoine Sauveur AROTARENA, ancien élève et professeur
 Melle CAZAUX, soeur de Mgr Antoine Cazaux
 Mme CAZAUBIELH, mère de Jacques, Louis et Robert
 Mme LEOZ, mère de l'abbé Antoine
 Melle FOUQUET, soeur de Léon, François et Pierre
 M. Jean-Claude ISTEBO, ancien élève, fils de Lucien
 M. EZPELETA, père de Julien
 Mme Henri DUTOURNIER, mère de Michel
 Mme Goytino, mère de Pierre
 Mme Jean Charles BERNARD CUISINIER, grand-mère de Jean-Gabriel,
 Jean-Claude et Jean-Michel
 M. Jean SARRY, père de Pierre
 M. Remy CARRIAT, père de Jacques
 M. Jean Pierre SAINT-MARTIN, frère de Dominique, père de Jean

*Seigneur, donnez-leur l'éternel repos
 et qu'ils jouissent toujours de votre lumière.*

SUOCES - DISTINCTIONS - NOMINATIONS - TRAVAUX

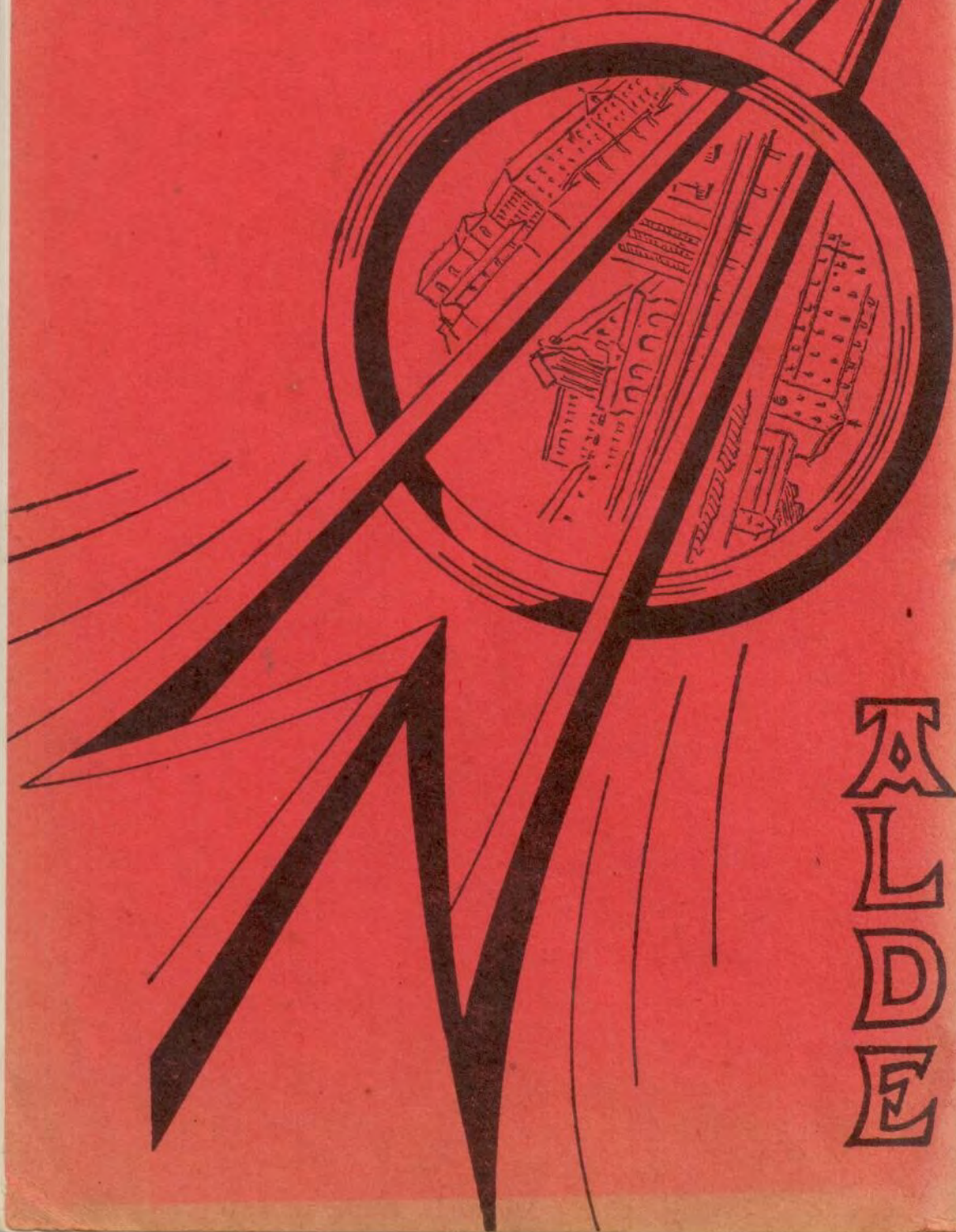
M. l'abbé Jean ARIZTIA, nommé supérieur du Grand Séminaire de Bayonne
 Jean ERRECART, réélu sénateur

Le R. P. Simon (Richard LEGASSE) nommé professeur d'Ecriture Sainte et langues bibliques à l'Institut Catholique de Toulouse.
 Pierre LAFITTE a publié *Atlantika-Pireneetako sineste zaharrak* et *L'oeuvre du bascologue Luis Michelena*.
 Etienne SALABARRY a fait paraître un *Henri Bergson* en langue basque (Editorial franciscana, Aranzazu).
 Roland MOREAU s'est vu décerner une médaille de vermeil par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux pour son beau livre *La Religion des Basques*.
 Raymond SAINT-JEAN a publié chez Desclée de Brouwer sa thèse de philosophie *Genèse de l'Action* (Blondel 1882-1893).
 Jules MOULIER (1888-1958) : le principal de son oeuvre poétique a été publié sous le titre *d'Oxobi-ren lan orhoitgarri zonbeit*.
 Jean LEMOINE et sa famille ont été l'objet d'un hommage solennel au titre sportif le 13 février 1966 : on a salué en notre camarade l'ancien «plaza gizon», l'une des gloires du rebot et du petit gant.
 Le P. DIHARCE a publié une vie très intéressante de feu le Père *Sauveur Candau*, ancien élève.
 Promotion d'André LUBERRIAGA devenu directeur de l'Agence Renault à Bayonne.
 Mgr Roger ETCHEGARAY a été promu directeur du Secrétariat général de l'épiscopat français
 Le P. Raymond SAINT-JEAN est passé docteur en théologie (doctorat d'Etat) à l'Université de Strasbourg. Titre de la thèse : *L'apologétique philosophique, Blondel* (1893-1913). Thèse publiée chez Aubier, Collection : Théologie.
 Jean-Pierre BIDART reçu M. P. C.
 Roger IDIART, certificat de langue et littérature grecque
 M. le chanoine Dominique SOUBELET publie une vie en basque de Maria Goretti
 M. le chanoine NARBAITZ a fait paraître une étude sur la liturgie en langue basque et une vie de St François Xavier en basque avec traduction française jumelée.
 Michel ACCOCEBERRY, diplôme de professorat d'E. P. S.

A tous nos plus vives félicitations.



ARCI



ALDE